

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.* (Robert Brasillach à son procès)



**Association des Amis de Robert Brasillach**

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3  
brasillach@europae.ch  
www.brasillach.ch

**Conseil de direction :**

Philippe Junod, président, Genève  
Daniel Todeschini, trésorier, Genève  
Peter Tame, vice-président, Belfast  
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas,  
Anne Brassié, Bruno Bardèche, Philippe  
d'Hugues, Manuel Heu

**Cotisations :** CHF 50.—/€ 40.—

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Caliers* sur papier Vergé (préciser CN).

**Suisse :** Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève.

**France :** Chèque en euro à l'ordre des ARB.

**Belgique :** ING, versement à l'ordre des ARB, Compte 310-1663442-75 ;  
IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays :** Mandat postal international en francs suisses (CHF 50.-) sur le CCP 12-94222-9 Genève

**SOMMAIRE**

- Pages 3-6 : Les écrivains ont dû faire un choix... , *Le Nouvel Observateur*, oct.-nov. 2012
- Page 7 : Lus et commentés, *Rivarol*, 22 février 2013
- Pages 8-11 : Les visiteurs du Reich, *Le Nouvel Observateur*, oct.-nov. 2012
- Pages 12-16 : La culture se range au garde-à-vous, *Historia*, octobre 2012
- Page 15 : Pour saluer Pol Vandromme, *NRH*, juillet-août 2009
- Page 17 : Nos ARB nous écrivent
- Page 18 : Poème : Exclus ?, *Altaïr*, Noël 2003
- Page 19 : Présence de Robert Brasillach, *Écrivains et Plumes libres*
- Page 20 : Le « Jean Fontenoy » de Venner, *Francis Bergeron*
- Page 21 : Roger Nimier, 50 ans après, *Réfléchir & Agir*, été 2012 ; *Italécum jan.-fév.* 2012
- Page 22 : Je suis Partout, *Réfléchir & Agir*, été 2012
- Page 23 : Notes de lecture : Bardèche, Le défilé des réfractaires, *l'action Française* ...
- Page 24 : Lecture : Une vocation précoce, *Rivarol*, 2 décembre 2012
- Page 25 : Sur le blog des ARB : Rebatet en « Bouquin », *Charlie Hebdo*, 20 nov. 2011
- Pages 26-27 : En Bref
- Pages 28-32 : Les écrivains Français et la tentation fasciste, *NRH*, sept.-oct 2012
- Pages 32-33 : Les soldats de la classe 60, *NRH*
- Page 34 : Casapound, une terrible beauté est née, *Renaissance européenne*, 2012
- Page 35 : L'enfant perdu, *Bernard Morlino*, *Bulletin célinien*, 2013
- Page 36 : Brasillach : Du lettré à l'enragé, *le magazine Littéraire*, fév. 2012
- Pages 37-39 : L'insaisissable Fabre-Luce, *NRH*, 2013
- Page 40 : Documents : Lettre de R. Brasillach à F. Brigneau

Chers ARB,

Un numéro bien automnal pour cette livraison datée de l'été, mais la mort tragique de Dominique Venner en mai dernier a un peu bousculé notre calendrier. N'ayant pu terminer à temps notre « spécial hommage », nous vous envoyons le n°128 qui était sous toit ; le suivant, vous parviendra en novembre et sera cette fois consacré à ce compagnon de route, mort volontairement... parce qu'il fallait bien garder l'honneur !

En espérant vous retrouver nombreux le 9 novembre lors de notre assemblée générale.  
Fidèlement.

P.J.

Entretien avec Gisèle Sapiro



## «Les écrivains ont dû faire des choix...»

Règlements de comptes, collaboration, clandestinité, censure : Gisèle Sapiro, sociologue, auteur notamment de *La Guerre des écrivains*, a étudié de près la vie littéraire sous l'Occupation.

**Votre grande originalité est de montrer que les options des écrivains sous l'Occupation ne relevaient pas que de l'idéologie. Vous parlez même de «choix sous contraintes»...**

**Gisèle Sapiro :** Les écrivains ont dû faire des choix en tant qu'écrivains : fallait-il publier ou pas ? Que signifiait de publier dans la presse de zone nord, qui était étroitement contrôlée par les Allemands, même s'il ne s'agissait pas d'écrits idéologiques ? Fallait-il publier dans la clandestinité ? Toutes ces questions, les écrivains se les sont posées. Or le monde des lettres a ses logiques propres. J'ai voulu comprendre comment les enjeux politiques se retraduisaient selon ces logiques, comment les écrivains collaborationnistes ont pu profiter des circonstances pour régler des comptes littéraires – c'est le cas lorsque Drieu La Rochelle dénonce la «littérature de contrebande» d'Aragon dans *La Nouvelle Revue française*.

**Quel impact a eu l'Occupation sur la vie littéraire ?**

**G. S. :** La débâcle entraîne d'abord une déconcentration de la vie littéraire, d'ordinaire très centralisée à Paris. Ensuite, il y a le dispositif de contrôle mis en place par les forces d'occupation. Dès août 1940 paraît une liste d'interdiction de 143 livres, dite «liste Bernhard». Elle

est suivie le 4 octobre par la liste «Otto», qui recense 1 060 ouvrages retirés de la vente et connaîtra une nouvelle édition en 1942 et en 1943. Le contrôle allemand s'exerce à travers trois instances : la Propaganda-Abteilung, qui dépend de l'administration militaire de la zone occupée, l'Institut allemand, rattaché à l'ambassade du Reich, et l'Amt Schrifttum de l'office Rosenberg, qui œuvre à la «décontamination de la littérature». La traduction d'ouvrages français en allemand est interdite, afin de briser l'hégémonie culturelle française, sauf pour quelques auteurs qu'on récompense de leur servilité, comme Alphonse de Chateaubriant. La réouverture des maisons d'édition est placée sous la condition d'appliquer la convention d'autocensure signée par le Syndicat des éditeurs. Certaines se voient imposer une prise de participation allemande dans leur capital. Des maisons sont «aryanisées». Gallimard se sépare de ses collaborateurs juifs. Les Allemands entendent aussi orienter la vie intellectuelle, tout en la «normalisant». Des actions encouragent la littérature collaborationniste, comme la «liste de la littérature à promouvoir», qui enregistre 189 ouvrages, dont ceux de Drieu La Rochelle, Chardonne, Rebatet, Brasillach, mais aussi de Pierre Benoit, Montherlant, Paul Morand. Le régime de Vichy entend également exercer un contrôle. La littérature doit servir la «réforme intellectuelle et morale» et illustrer le retour à la terre. L'attribution du Goncourt 1941 à Henri Pourrat participe de cette orientation.

**Comment se manifeste l'engagement d'un écrivain ?**

**G. S. :** Il faut distinguer les engagements politiques proprement dits des choix littéraires qui peuvent avoir des conséquences politiques. Les premiers prennent généralement la forme d'un soutien à une cause – la collaboration, la «révolution nationale» ou la Résistance. L'adhésion à un parti est plus rare, mais Aragon avait adhéré au Parti communiste en 1927 et y est resté, Eluard y ré-adhère en 1942, et plusieurs intellectuels, dont Drieu, avaient adhéré au Parti populaire français de Doriot lors de sa création en 1936 ; il est concurrencé sous l'Occupation par le Rassemblement national populaire de Marcel Déat. Nombre d'écrivains ont par ailleurs eu des fonctions officielles dans le gouvernement de Vichy, à commencer par l'académicien Abel Bonnard, auteur d'un *Éloge de l'ignorance*, nommé ministre de



La liste Otto recensait plus de mille ouvrages interdits à la vente par les Allemands. Elle fut établie avec la collaboration du Syndicat des éditeurs. © Fonds Cercle de la Librairie / Irec.

# Les Lettres françaises

17<sup>me</sup> SEPTEMBRE 1942

## FRONT NATIONAL DES ECRIVAINS

Au mois de février dernier, un certain nombre d'écrivains français, d'origines, de tendances, de croyances les plus diverses, mais qu'unissait un même amour de la patrie, lançaient l'appel suivant:

Le peuple français ne s'inclina pas.

L'immense mouvement de résistance aux oppresseurs allemands et à leurs agents français a trouvé son expression dans le FRONT NATIONAL DE LUTTE POUR LA LIBERTE ET L'INDEPENDANCE DE LA FRANCE. Le Front National groupe tous les Français, à l'exception des traîtres et des capitulaires qui font le besogne ou le jeu de l'envahisseur. Aux tentatives faites par l'adversaire pour diviser l'opinion française, les patriotes ont répondu par l'union dans le FRONT NATIONAL, qui est dès maintenant une force décisive dans le combat pour la libération du pays.

Mais le plan hitlérien d'asservissement de la France est aussi un plan d'assassinat de l'intelligence française. HITLER et ses complices rêvent d'assigner à nos Lettres, à notre Science et à nos Arts une place de second plan dans une Europe livrée à la barbarie germanique.

La grandeur française les offense; il faut la mettre sous le boisseau. Le régime qui nous est imposé, où toute liberté de pensée et d'expression est supprimée; où seuls ont le droit d'écrire ou de parler ceux qui obéissent les louanges de l'ennemi, préfigure ce que serait dans "l'Ordre Nouveau" le sort de notre Culture.

Ecrivains français, nous devons jouer notre rôle dans la lutte historique engagée par le Front National. Les Lettres françaises sont attaquées. Nous les défendrons.

Représentants de toutes les tendances et de toutes les confessions: gaullistes, communistes, démocrates, catholiques, protestants, nous nous sommes unis pour constituer le FRONT NATIONAL DES ECRIVAINS FRANÇAIS.

Nous proclamons notre admiration pour la lutte que mènent contre la barbarie les peuples de Grande-Bretagne, d'Union soviétique, des Etats-Unis et de Chine.

Nous proclamons notre admiration pour les victimes de la terreur organisée en France par HITLER et son valet, le gouvernement de BERTHIN. Nous saurons faire vivre dans la mémoire des Français les noms de ces héros.

Nous sauverons par nos écrits l'honneur des Lettres françaises. Nous fustigerons les traîtres vendus à l'ennemi. Nous rendrons l'air de notre France irréprochable à ces écrivains de l'Allemagne.

(Suite page 2)

Le 20 Septembre  
POUR COMMÉMORER LE 150<sup>me</sup> ANNIVERSAIRE  
de VALMY

PATRIOTES, SOYEZ DIGNES DES HOMMES  
de 92

à 18<sup>h</sup>30 AUTOUR DE LA RÉPUBLIQUE  
MANIFESTEZ VOTRE HAINE  
DE L'ENVAHISSEUR ET DES TRAITRES!

Réveillez-vous, assez de honte!  
Bravez boulets et biscayens.  
Il est temps qu'enfin le flot monte  
Assez de honte citoyens!  
Trousser les manches de la blouse.  
Les hommes de quatre-vingt-douze  
Affrontaient vingt rois combattants  
Briez vos fers, forcez vos genoux  
Quoi! Vous avez peur de ces drôles!  
Vos pères bravaient les titans!  
Victor HUGO  
(Les Châtiments)  
"A ceux qui dorment".

## La Victoire en 42!

Quel était le but du Haut-Commandement allemand pour la campagne d'été 42. HITLER lui-même nous l'a fait connaître, au cœur de l'hiver dernier, dans un ordre du jour à ses troupes: "Il faut, dit-il, que nous nous préparions immédiatement à reprendre l'offensive au printemps pour la destruction définitive de l'ennemi à l'Est".

-o-o-o-o-o-

Le printemps est venu. Le Maréchal TIMOCHENKO devançant les intentions de HITLER lança son attaque sur Kharkov, qui, faisant suite à l'héroïque résistance de Sébastopol, retarda de plus d'un mois l'offensive allemande. Celle-ci ne se déclencha donc qu'au début de l'été et elle eut un tout autre caractère que celle de l'année précédente. Saignée à blanc par la campagne d'hiver, mélangée de troupes hongroises, espagnoles, italiennes, roumaines plus ou moins sûres, l'armée du Reich n'est plus capable d'attaquer sur toute la longueur du front de combat.

L'offensive se déclencha entre Koursk et Kharkov avec une densité de chars inconnus jusqu'à ce jour. TIMOCHENKO rompit lentement devant la furieuse offensive des blindés allemands. Il céda le terrain pas à pas, réussissant à éviter l'encerclement.

Suite page 2

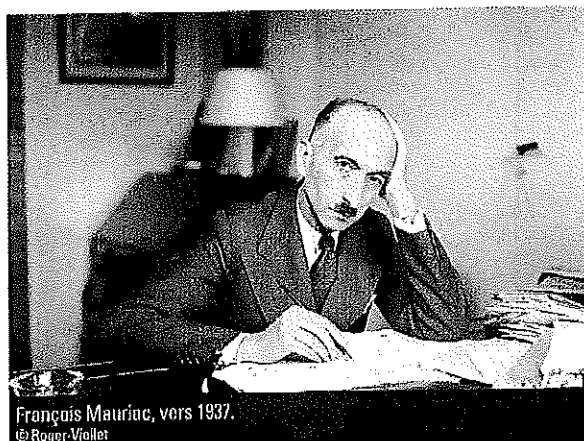
Les Lettres françaises, publication clandestine hebdomadaire née en 1941, furent créées par Jacques Decour et Jean Paulhan. Mauriac, Aragon, Claude Morgan, Queneau leur apporteront leur concours pendant l'Occupation.  
Coll. & © Musée de la Résistance Nationale, Champigny sur Marne.

“ Le cas le plus atypique est sans doute François Mauriac, que tout prédisposait à choisir le camp de Vichy. ”

l'Éducation nationale en 1942. L'engagement armé est plus rare dans cet univers ; on peut cependant citer ceux de Jean Prévost, René Char et André Malraux.

Les choix littéraires ont aussi des conséquences politiques : publier dans la presse collaborationniste, même lorsqu'il ne s'agit que de littérature, apporte une légitimation à ces journaux. C'est pourquoi les écrivains dits « du refus » ont décidé de ne plus le faire. Rares sont toutefois ceux qui ont choisi de ne rien publier au grand jour tel Guéhenno, Martin du Gard et Malraux (dont un seul titre paraît pendant cette période hors de France). La plupart ont en fait publié des ouvrages en boycottant la presse de zone nord. Nombre d'entre eux ont participé à des activités littéraires clandestines, sans que ce soit automatique. D'initiative communiste, le Comité national des écrivains (CNE) a mobilisé jusqu'en 1944 une cinquantaine d'écrivains. Certains ont publié dans *Les Lettres françaises* clandestines, un organe spécifiquement littéraire, à la différence d'autres comme *Libération* ou *Combat* (auquel a collaboré Camus). Au CNE, ils discutaient des règles de « déontologie » : c'est là qu'a éclaté la polémique entre Jean Paulhan, fondateur du CNE avec Jacques Decour, et François Mauriac, seul académicien entré dans l'illégalité : un écrivain pouvait-il publier dans la page littéraire de l'hebdomadaire *Comoedia* ? Pour Paulhan, c'était une façon de signifier le refus de publier dans la *NRf* de Drieu. Pour Mauriac, cela légitimait la ligne collaborationniste du journal.

En zone sud, la « contrebande littéraire » – le recours à un langage codé pour contourner la censure – s'est développée dès l'automne 1940 à l'instigation d'Aragon. Une pratique qui fera dire à Pierre Seghers après guerre : « Ah ! On s'amusait bien. » La poésie en était le médium de prédilection. Le passage à la clandestinité s'est effectué en 1943, après l'invasion de la zone sud, sans être, là non plus, automatique.



François Mauriac, vers 1937.  
© Roger-Viollet

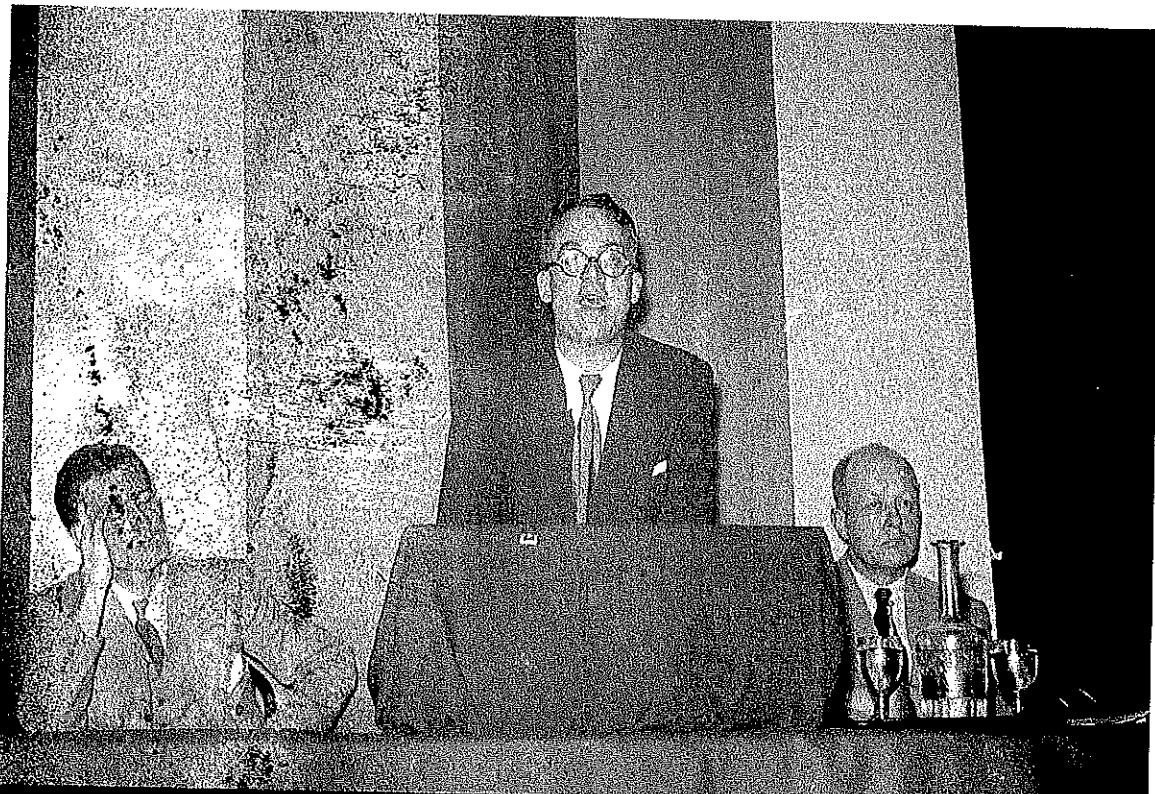
Quelles sont les logiques qui conduisent à choisir tel ou tel camp ?

G. S. : Les écrivains résistants sont relativement jeunes, la plupart ont moins de 40 ans, la part des poètes y est importante, alors qu'on en trouve très peu parmi les collaborateurs ou les vichystes. Ces derniers se recrutent majoritairement parmi les écrivains les plus âgés (plus de 60 ans) et les plus institutionnalisés (notamment parmi les membres de l'Académie française, dont Pétain était membre) : ce sont les « notables » des lettres, qui ont partie liée avec les pouvoirs temporels. En revanche, les écrivains jouissant de la reconnaissance de leurs pairs ont mieux su préserver leur autonomie. Quant aux collaborateurs, ils ont le plus souvent entre 40 et 60 ans et sont moins dotés en capital culturel et scolaire que la moyenne des écrivains, ce qui explique sans doute leur anti-intellectualisme. Les divisions antérieures pèsent aussi : l'affrontement entre les antifascistes et ceux qui ont soutenu les régimes autoritaires, mais aussi certains choix esthétiques. D'autant que le recrutement opère par réseaux, en particulier éditoriaux : le réseau Grasset est proche de l'hebdomadaire collaborationniste *La Gerbe* ; celui de Gallimard se divise entre ceux qui collaborent à la *NRf*, devenue la vitrine « chic » de la collaboration, et ceux qui suivent Paulhan au CNE, en particulier les plus jeunes (Queneau, Leiris, Sartre). Et puis les rivalités personnelles jouent, comme entre Drieu et Aragon.

Quels sont les cas qui se singularisent ?

G. S. : Le cas le plus atypique est sans doute François Mauriac, que tout prédisposait à être du côté de Vichy, en tant qu'académicien catholique issu de la bourgeoisie provinciale. Et il l'a d'abord été, avant de basculer très vite dans l'opposition puis de rallier la Résistance littéraire. Mais Mauriac, qui sur le plan esthétique a toujours été attiré par la *NRf*, a joué une sorte de « double jeu » de la reconnaissance temporelle (l'Académie) et symbolique (la *NRf*). Dès son élection à l'Académie, il se démarque de son « camp » en s'engageant contre l'invasion mussolinienne en Éthiopie, puis contre le franquisme. C'est ce qui lui vaut d'être violemment attaqué en 1941 par *Je suis partout*. Il dira bien plus tard qu'il n'a pas eu à choisir son camp, que ses adversaires le lui ont désigné. Mais c'est aussi parce que ces attaques sont intervenues au moment des premières rafles dans la population juive que son indignation a pris la forme d'une opposition active. *Le Cahier noir*, publié aux éditions de Minuit, clandestines en 1943, en porte la trace. C'est un de ses plus beaux textes.

En tant qu'ancien surréaliste et communiste, Aragon est en revanche beaucoup plus représentatif de son camp, à l'âge près, parce qu'il en est un des chefs de file. De même, Drieu est assez représentatif de la moyenne des écrivains collaborationnistes. Céline aussi. Tous deux sont des intellectuels de première génération, faiblement



Robert Brasillach et Pierre Drieu La Rochelle (à droite), lors du meeting du Parti populaire français, à Paris, en mai 1943. © Lapi / Roger-Viollet

dotés en capital culturel hérité et en capital scolaire, avides de reconnaissance, et animés par un vif ressentiment à l'égard du milieu littéraire parisien, sur lequel ils transfèrent un antisémitisme transmis par leurs familles.

#### Quelles ont été les conséquences de cette période ?

G. S. : On observe un changement générationnel, avec l'affirmation des écrivains dits «existentialistes», qui s'accompagne de la mise à l'écart de la «littérature pure» au profit de «l'engagement». Cela a été accéléré par l'épuration, qui touche le monde des lettres plus que d'autres activités, entraînant un débat autour de la responsabilité de



Louis-Ferdinand Céline (au centre) à l'Institut d'étude des questions juives. Paris, mai 1941. © Roger-Viollet

l'écrivain. Alors que les aînés essaient de déterminer ses limites, la génération des hommes de 40 ans fait corps pour la décréter supérieure à celle des autres professions. C'est ce que Sartre théoriserait en 1946, lors de la première conférence générale de l'Unesco. Selon lui, la responsabilité de l'écrivain est illimitée, parce que nommer, c'est donner sens aux choses. Dans *La Responsabilité de l'écrivain*, je me suis intéressée aux origines de cette croyance dans le pouvoir des mots, à travers une étude des procès littéraires depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. La conception sartrienne de l'engagement se fonde sur cette notion de responsabilité, qu'il contribue – point important – à dénationaliser. En effet, à la différence des procès de l'épuration, où les écrivains sont punis pour «intelligence avec l'ennemi» ou «indignité nationale», Sartre arrime sa conception de la responsabilité à sa philosophie de la liberté : en tant qu'incarnation suprême de la liberté humaine, l'écrivain doit préserver cette responsabilité partout dans le monde, sans quoi il s'annihile lui-même comme écrivain.

PROPOS RECUEILLIS PAR GRÉGOIRE LEMÉNAGER

Biographe Historienne et sociologue, **Gisèle Sapiro** est directrice de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). De sa thèse de doctorat, dirigée par Pierre Bourdieu, elle a tiré *La Guerre des écrivains – 1940-1953*, (Fayard, 1999). Elle est aussi l'auteur d'un essai magistral sur *La responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France* (Seuil, 2011).

# Lus et commentés

Anca Visdei

## JEAN ANOUILH

Immergée dans une documentation pléthorique (correspondance, entretiens, témoignages, souvenirs, etc.) dont l'enchaînement est parfois malaisé à suivre, les activités professionnelles s'imbriquant dans une vie privée particulièrement riche en péripéties, cette biographie, première et unique, d'un auteur qui se félicitait, aux approches de la quarantaine, de n'en avoir pas suscité, relate la filiation singulière et la vocation précoce d'un homme de théâtre dont l'œuvre prolifique s'inscrit dans le sillage du fameux *Cartel* Jovet (qui ne favorisera guère la carrière de son dévoué secrétaire), Baty, Dullin, Pitoëff parvenant à imposer une nouvelle vision de la mise en scène en montant des spectacles d'avant-garde, rompant ainsi avec la tradition "boulevardière" passablement essoufflée.

Issu des deux côtés d'une lignée de coupeurs-taillieurs bordelais, il revendiquera hautement sa condition d'artisan, les dons d'artiste légués par sa mère musicienne affinant une sensibilité native. Anouilh refusera toujours de reconnaître son géniteur inavoué, hobereau titré et discret des environs, réservant estime et tendresse au modeste père nourricier dont, quand viendra la ruine aux lendemains de la Grande Guerre, il assurera la retraite paisible, ainsi d'ailleurs que celle de la femme adultère. De même, avec un sens aigu des responsabilités familiales, il assumera la charge des trois compagnes comédiennes qui partageront sa vie (Monelle Valentin, Nicole Lançon qu'il épousera et Ursula Wetzl de 28 ans sa cadette), entourant ses cinq enfants d'une sollicitude permanente; ainsi persuada-t-il sa fille aînée Catherine de garder son fruit non désiré, la petite Barbara.

Dessinateur et peintre de talent,

scénariste et dialoguiste de cinéma, lecteur boulimique, sa culture littéraire encyclopédique lui fournit la matière de ses pièces qui réinventent les mythes antiques en les nourrissant de ses propres expériences affectives. Il prend ses distances vis-à-vis du monde des coulisses et des intrigues mondaines. Les meurtrissures d'amour et d'amitié servent son inspiration multiforme.

Apolitique, il est modérément démocrate (il publie sous l'Occupation des articles dans *La Gerbe* et *Je suis Partout*). *Le Rendez-vous de Senlis* et *Antigone* (géniale inversion iconoclaste de la tragédie de Sophocle) sont jouées durant la même période. Indigné par l'Épuration, il ne pardonnera pas à De Gaulle l'assassinat de Brasillach. Figurant sur la liste des collabos et autres antisémites bien qu'il ait hébergé la femme juive russe d'André Barsacq, Armand Salacrou demandera sa tête. La création de *Pauvre Bitos* donnera lieu à une cabale haineuse... qui finalement consacrera ce chef-d'œuvre.

Anca Visdei, par-delà d'éclairantes analyses sur la fabrication et les ressorts cachés des pièces d'Anouilh, nous introduit dans l'intimité d'une personnalité généreuse qui, malgré un pessimisme foncier et un regard sans complaisance sur l'humaine engeance (il abhorrait Jean-Jacques Rousseau), garde jusque dans la souffrance une âme juvénile. Son théâtre n'est pas près de tomber dans l'oubli. D'ailleurs *L'Alouette*, sa si belle Jeanne d'Arc (merveilleusement incarnée, lors de la création, par Suzanne Flon) fit l'an dernier les beaux jours du théâtre Montparnasse.

### Marie-Gabrielle DECOSSAS.

395 pages (cahier photos en sus), 22 euros.  
Editions de Fallois, 22 rue La Boétie 75008 Paris.

Lus et commentés, *Rivarol* n° 3082, 22 février 2013

Artistes, musiciens, écrivains sont invités en Allemagne

## Les visiteurs du Reich

À partir de 1941, les nazis proposent à des personnalités de la vie culturelle française de franchir le Rhin pour aller admirer les réalisations du régime. La plupart reviendront séduits.

Article de la revue *Signal*  
«Les lettres françaises  
accueillies en Allemagne»,  
paru en janvier 1942.  
© Fonds revues/Inuoc

Retour d'Allemagne des  
écrivains français.  
(De gauche à droite)  
Le lieutenant Gerhard  
Holler, Pierre Drieu  
La Rochelle, Georg Rabuse  
(en arrière-plan), Robert  
Brasillach, Abel Bonnard,  
André Fraigneau et  
Karl-Heinz Bremer.  
Paris, novembre 1941  
© Lapi / Roger-Viollet

La vallée du Rhin, la Lorelei, Bingen et sa tour aux Souris... Marcel Jouhandeau, Jacques Chardonne et Ramon Fernandez sont ravis. Ils voyagent aux frais de la Propaganda Staffel qui a placé leur séjour sous le signe du romantisme. Salzbourg et le souvenir de Mozart ! Puis Vienne, où ils sont reçus par le *Gauleiter* Baldur von Schirach. Enfin, Berlin. Le jour même de leur arrivée, le 21 octobre 1941, ils admirent les réalisations et les maquettes des travaux gigantesques de la capitale, qui doivent être terminés pour le 30<sup>e</sup> anniversaire du parti national-socialiste. Ils serrent la main de Goebbels, ministre du Reich de la Propagande et grand organisateur de leur séjour. Séduits par son charme, ils en oublient probablement les idées qu'il professe en matière de culture.

Le 23 octobre, ils sont à Weimar. Leur enthousiasme monte d'un cran. Ils sont rejoints par quatre de leurs confrères : Pierre Drieu La Rochelle, Robert Brasillach, André Fraigneau et Abel Bonnard. Goebbels a rassemblé

là une «élite» européenne officiellement en raison de la tenue à Weimar de la Semaine du livre allemand. Une manifestation doublée depuis le début des hostilités, de la Semaine du livre de guerre allemand. Trente et un intellectuels étrangers, de quatorze pays européens, participent à cette cuvée. Au milieu de ce concert de talents, la délégation française est de loin la plus importante, avec sept représentants. Profitant de la présence à Weimar de ces grands noms de la vie culturelle, les nazis annoncent la fondation d'une Association des écrivains européens, association d'inspiration nationale-socialiste.

### Après les écrivains, les artistes

Les écrivains ne sont pas tous rentrés qu'une nouvelle délégation part pour Berlin, le 6 novembre 1941. Cette fois, ce sont les artistes, encadrés par un certain Karl Epting. Le nouveau directeur de l'Institut allemand à Paris a pu juger de la sincérité des sympathies pour l'occupant lors de la réception organisée à l'ambassade, au cours du mois de juin de cette même année. Les journaux ont noté la présence de MM. et Mmes Maillol et Derain, de Desplau, Dunoyer de Segonzac, Brasillach, Marcel Déat et du patron de presse Jean Luchaire, aux côtés de l'ambassadeur Otto Abetz. Chose surprenante, ce ne sont pas des artistes pompiers que Abetz et Epting choisissent pour le voyage en Allemagne (le peintre Guirand de Scévola, par exemple) mais des modernes, avec une forte proportion de fauves : André Derain, Maurice de Vlaminck, Kees Van Dongen, Othon Friesz, Dunoyer de Segonzac... Font également partie du voyage des plasticiens de la modernité «classique» comme Charles Desplau, Paul Belmondo, Henri Bouchard ainsi que le sculpteur Paul Landowski, qui se trouve être également le directeur de l'École nationale des beaux-arts à Paris. Que venait-il faire ici, celui dont le fils tombera pour la France dans les maquis de la Résistance en 1943 ?





## Les Lettres françaises accueillies en Allemagne

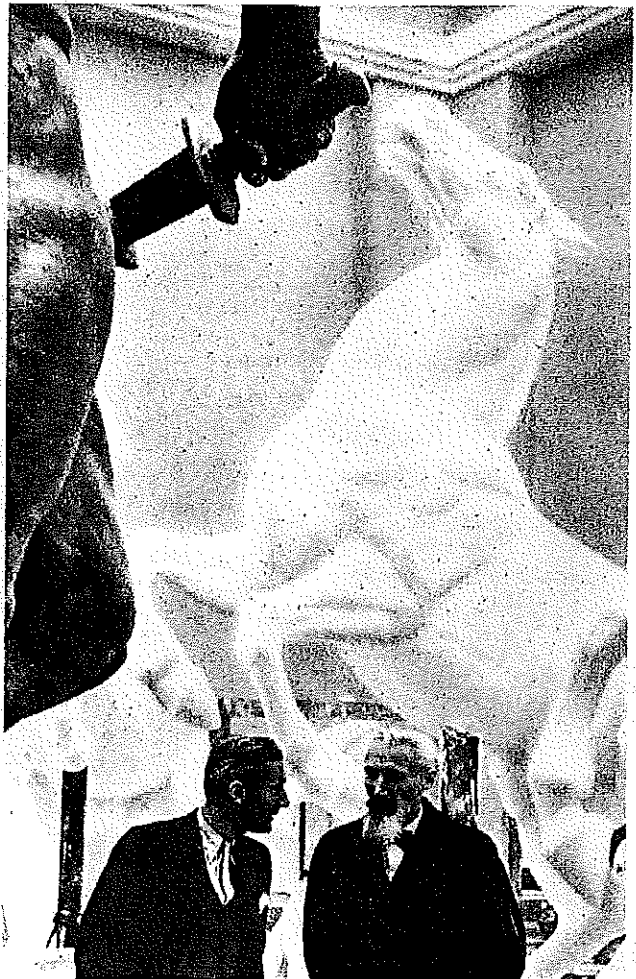
Sur invitation du Dr Goebbels, ministre du Reich, des écrivains et poètes français se sont rendus en Allemagne. Les voici dans le studio d'Arno Breker, le célèbre sculpteur allemand



CONDUITS PAR LE PROFESSEUR BREKER, les invités ont eu l'occasion de se faire une idée du travail de l'artiste et de s'entretenir des problèmes de l'art allemand et français. Ici, le professeur Breker (à droite) présente à ses hôtes une de ses dernières créations



M. ANEL BONNARD, de l'Académie Française, est, parmi les auteurs philosophiques, un des plus connus pour l'élégance de son style. Il est ici en conversation animée avec le professeur Breker et un autre écrivain français, M. André Frgineau (au centre)



AVEC VIF INTERET, le professeur et Mme Breker écoutent les explications de M. Pierre Drieu La Rochelle. Ce écrivain appartient à la «Nouvelle Revue Française», revue qui s'intéresse aux problèmes nationaux-socialistes et fascistes

AU PIED DE PLASTIQUES MONUMENTALES, deux invités français s'entretiennent de leur voyage en Allemagne qui leur a fait tant d'impressions. Clichés Rohyack



## Tous font part de leur admiration pour l'ordre, la discipline, les réformes sociales, l'urbanisme et l'urbanité de la nouvelle Allemagne.

EN HAUT

Maurice de Vlaminck et Paul Belmondo devant la sculpture de Wagner d'Arno Breker (dans son atelier à Jäckelsbruch) en 1941.

Photo de Charlotte Rolubach publiée dans le *Berliner Illustrierte Zeitung*.  
© Akg / Ullstein bild / Rolubach

EN BAS

(De gauche à droite) André Legrand, Suzy Delair, René Dary, Junie Astor, Danielle Darrieux, Albert Préjean, Viviane Romance et Pierre Heuzé à leur arrivée à Berlin, le 19 mars 1942.

### À lire :

François Dufay,  
*Le Voyage d'automne*,  
éd. Tempus, 2008.  
Marcel Jouhandeau,  
*Le Voyage secret*,  
rééd. Ariéa, 1988.  
Jean Grenier,  
*Sous l'Occupation*,  
éd. Claire Paulhan, 1997.  
Jean Galtier-Boissière,  
*Mon journal pendant l'Occupation*,  
éd. Garas 1944.

Aristide Maillol n'a pas pu venir, prétextant un surcroît de travail et puis, il a quatre-vingts ans ! Néanmoins, il reçoit régulièrement des soldats allemands chez lui, à Banyuls. Il faut dire que l'art de Maillol est très apprécié outre-Rhin depuis la fin 1900, grâce notamment à l'action du mécène et collectionneur Harry Graf von Kessler. En 1943, Maillol demandera à son ami Arno Breker (le sculpteur officiel du régime nazi a vécu dans les années 1920 à Paris, fréquentant alors Cocteau, Maillol, Brancusi) d'intervenir auprès des autorités afin d'obtenir la libération de son modèle, Dina Vienny, et il laissera des travailleurs de ses ateliers donner un coup de main à son collègue à Berlin. Des plasticiens comme Guiraud-Rivière, Delamarre, Malfray... ont bien formulé quelques velléités, mais Epting les a écartés. Trop facile... On veut du lourd ! D'autant que le voyage ne comporte pas moins de sept étapes : Düsseldorf, Berlin (avec visite de l'atelier du sculpteur Arno Breker), Potsdam, Dresde, Nuremberg (où l'on parcourt au pas de course le Zeppelinfeld, transformé en gigantesque coulisse pour les cérémonies du parti nazi) et bien sûr... Munich et, enfin, Vienne !

### Une opération de propagande

Fin novembre vient le tour des musiciens. À l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Mozart, Florent Schmitt, Arthur Honegger, le directeur de l'Opéra de Paris, Jacques Rouché, et le critique musical François Vinneuil, alias Lucien Rebatet, sont accueillis en grande pompe à Vienne. Au programme des festivités, les cinq opéras majeurs du maître, dirigés par Karl Böhm, Clemens Krauss, Hans Knappertsbusch et le *Requiem* avec Furtwängler. L'offensive de charme culmine (du moins dans le cœur du grand public français) avec la tournée des vedettes du cinéma et du music-hall, en mars de l'année suivante. À l'occasion de la sortie à Berlin du film d'Henri Decoin *Premier rendez-vous*, Danielle Darrieux, Viviane Romance, Junie Astor, Suzy Delair, Albert Préjean, René Dary... seront reçus par Magda et Joseph Goebbels, visiteront des studios de tournage de la UFA et rencontreront G.W. Pabst et Harry Baur.

Le retour en France se fera en ordre dispersé. Il y a des retardataires : Brasillach, Fraigneau, Bonnard, Dricu... qui se fendront même d'une visite à un camp d'ouvriers volontaires français, venus aider les usines allemandes dans leur effort de guerre. Mais il y a unanimité dans l'en-

thousiasme. Les autorités d'occupation y veilleront. Tous font part de leur admiration pour l'ordre, la discipline, les réformes sociales, l'urbanisme et l'urbanité de la nouvelle Allemagne. Ils essayent de faire partager cet enthousiasme au peuple français, en multipliant articles, interviews, allocutions et bonne humeur sur les ondes de radio ou des actualités encore optimistes en 1941 et 1942.

### Un voyage sous contrôle

Pas un d'entre eux ne fait état des conditions de leurs déplacements, pas un n'ayant eu lieu sans la présence d'une escorte rapprochée. Brasillach sera suivi comme son ombre par un jeune Siegfried blond, Karl-Heinz Bremer, qui restera son seul ami allemand - et son seul regret, puisqu'il est tué sur le front de l'Est au début de 1942. Jouhandeau, Fraigneau et Chardonne eurent affaire à un jeune officier de 31 ans (dont Jouhandeau est tombé tout de suite amoureux), le lieutenant Gerhard Heller. Responsable des questions littéraires à la Propaganda Staffel, ce mélomane parle très bien le français. C'est lui qui accorde les visas de publication, attribue les rames de papier aux maisons d'édition et renseigne ses supérieurs sur l'opinion dans les journaux et les milieux littéraires. Il a invité l'intelligentsia française, fin décembre 1941, pour fêter les 80 ans de l'écrivain Édouard Dujardin (l'auteur des *Lauriers sont coupés*, récit publié en 1888 comportant le premier monologue intérieur de la littérature moderne et qui inspira par la suite James Joyce). Sans grand succès d'ailleurs, la teinte ambiante fut le vert-de-gris...

Du côté des artistes, si Dunoyer de Segonzac et Derain ont adopté un profil bas depuis leur retour, Vlaminck, Van Dongen et Despiou ne tarissent pas d'éloges sur le style des vainqueurs. Dans un article paru dans la revue *Comœdia* en juin 1942, Vlaminck fustige le cosmopolitisme artistique, dont il attribue la paternité à Picasso. Ces artistes, Maillol en tête, s'affichent aux côtés des membres de l'état-major allemand au vernissage de l'exposition «Arno Breker», du 15 mai au 31 juillet 1942, à l'Orangerie. Dans ses *Mémoires sous l'Occupation*, le patron du *Crapouillot*, Jean Galtier-Boissière, signale d'ailleurs que Derain régale peu après son ami Arno Breker et son épouse, chez le traicteur Allard. Il se dédouane en se récriant devant son marchand, Pierre Colle : «Mais, je ne le vois qu'aux réceptions officielles, jamais en privé !»

LÉOPOLD SANCHEZ

Les visiteurs du Reich, *Le nouvel observateur/Beaux arts-hors série n° 1*, Oct.-nov. 2012

## DOSSIER LES COLLABOS

Journalistes, acteurs, chanteurs, écrivains... se sont pour certains compromis avec l'occupant. Et en paieront le prix fort. Parmi eux, Robert Brasillach, condamné à mort et fusillé le 6 février 1945.



PAR ROGER MAUDHUY

« Je m'intéresse particulièrement à l'épuration, parce que j'ai vu des destins qui n'ont tenu qu'à un rien, des gens qui sont devenus salauds alors qu'ils auraient pu être héros, ou le contraire. »

# La culture se range au garde-à-vous

Juin 1940 : aussitôt après l'armistice, à Paris comme en province, la vie culturelle renaît. « Je me suis souvent posé la question, écrit Jean-Claude Brialy dans *J'ai oublié de vous dire* (XO éditions), de savoir ce que j'aurais fait pendant l'Occupation. Aurais-je joué ? Je pense que oui. J'aurais joué comme le boucher a vendu sa viande ou comme le médecin a soigné. Je n'aurais sûrement pas fricoté avec les Allemands, mais combien d'acteurs et d'actrices ont eu des problèmes à la Libération simplement parce qu'ils avaient travaillé sous l'Occupation... » En effet, il y a ceux qui travaillent : François Mauriac publie *La Pharisienne*, Albert Camus *Le Mythe de Sisyphe*, Marcel Aymé *Le Passe-muraille*, Antoine de Saint-Exupéry *Pilote de guerre*... Au théâtre, Jean-Paul Sartre présente *Les Mouches*, puis *Huis-clos*, et se pavane aux premières dans un parterre de personnalités, dont certains sont en uniforme allemand. Sacha Guitry renoue avec le succès, avec *Le Bien-Aimé* ou *N'écoutez pas Mesdames*. Au cinéma, la Continental, la nouvelle

société de production à capitaux allemands, adapte cinq romans de Georges Simenon, dont *Les Inconnus dans la maison*, avec Raimu. La presse ne s'est jamais mieux portée, et, au kiosque, on n'a que l'embaras du choix.

## Colette publie ses textes dans la revue de la Milice

Il y a ceux qui travaillent... Et il y a ceux qui se compromettent, ceux qui se laissent séduire par des voyages de propagande en Allemagne, comme Suzy Delair ou Marcel Jouhandeau, ceux qui publient dans des organes collaborationnistes, comme Colette, qui choisit la revue de la Milice de Darnand. Et surtout il y a ceux qui, comme Lucien Rebatet, comme Pierre-Antoine Cousteau (frère du commandant), comme Robert Brasillach, sont au service de l'ennemi.

Vient la Libération. Ils vont payer un lourd tribut, très lourd, trop

lourd... La nouvelle justice a contre eux un acharnement qu'on aurait aimé voir aussi ardent envers, par exemple, la collaboration économique. Ainsi Jean Paulhan, ce grand écrivain résistant qui fut l'honneur des lettres françaises pendant ces années noires, peut écrire, amer : « Les ingénieurs, entrepreneurs et maçons qui ont bâti le mur de l'Atlantique se promènent parmi nous bien tranquillement. Ils s'emploient à bâtir de nouveaux murs. Ils bâtissent les murs des nouvelles prisons, où l'on enferme les journalistes qui ont eu le tort d'écrire que le mur de l'Atlantique était bien bâti » (*De la paille et du gratin*). Dans son *Journal*, à la date du 25 janvier 1945, Jean Cocteau ne dit pas autre chose : « Je trouve Brasillach absurde et néfaste, mais je signerai [la demande de grâce] parce que j'en ai assez qu'on condamne les écrivains à mort et qu'on laisse les fournisseurs de l'armée allemande tranquilles. »

Sacha Guitry est arrêté par un commando embrassardé dont aujourd'hui encore on ignore tout. À la police judiciaire, un inspecteur



**ULTRA.** Robert Brasillach (cercle) accompagne des membres de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (reconnaissables à l'écusson sur la manche droite) sur le front russe. Le rédacteur en chef de *Je suis partout* veut se « séparer » de tous les Juifs, y compris les petits.

remplit les cases de la couverture d'un dossier vide; à la rubrique « Chef d'accusation », il indique benoîtement: « rumeur publique. » Le magistrat qui reçoit Guitry a une fiche sur son bureau: « Motif de l'arrestation: ignoré. » Pour remplir ce dossier vide, ce bon juge fait publier une annonce dans la presse: « Monsieur le juge Angeras attend que des dénonciations lui soient adressées concernant M. Sacha Guitry. » Le dramaturge, qui est intelligent, qui a des amis (et aussi

des ennemis), qui a de l'argent et de l'entregent, et surtout qui n'a rien fait – mieux! qui a sauvé des gens comme Tristan Bernard –, est finalement libéré. Mais, même avec un dossier vide, il devra attendre le 8 août 1947 pour être officiellement blanchi. Sartre obtient un brevet de résistance; Delair voit sa carrière brisée; Jouhandeau se fait oublier; Colette passe entre les gouttes... Arletty, au tempérament si volcanique qu'il ne recule pas devant un bel homme, même s'il

vient d'ôter un uniforme *feldgrau*, est poursuivie. Croisant un jour dans la rue un ami qui lui demande comment elle va, la comédienne répond: « Bof!... pas très résistante. »

Puis, il y a ceux qui vont payer de leur vie ou de nombreuses années de prison. Parmi eux, Brasillach. Ses ennemis eux-mêmes l'admettent, c'est un écrivain au talent incontestable. Un amateur de poésie grecque, à laquelle il consacre une anthologie, spécialiste de Virgile, historien du ci-

## DOSSIER

## AUX DERNIÈRES NOUVELLES

Dans La Pléiade. Sous le titre *Romans, récits, nouvelles*, la prestigieuse collection de Gallimard réédite, depuis cette année, les écrits de Pierre Drjeu la Rochelle. L'écrivain, séduit dans les années 1930 par le fascisme (*Socialisme fasciste*, 1934), s'engage dans la voie de la collaboration. Recherché à la Libération, il se donnera la mort le 15 mars 1945. Louis-Ferdinand Céline avait son entrée dans La Pléiade, dès 1962, avec *Voyage au bout de la nuit et Mort à crédit*. Ses *Lettres* ont été republiées en 2009.

Des jeunes concernés. Fabien Gilot, médaillé d'or du 4 x 100 en natation aux JO de Londres, s'est fait remarquer par le tatouage écrit en hébreu «Je ne suis rien sans vous», sur son biceps gauche. Un hommage au mari de sa grand-mère, Max Goldschmidt, survivant d'Auschwitz. Juif allemand, établi en France après-guerre et mort cette année.

néma, biographe de Corneille, romancier, poète, critique, dramaturge... Il a tous les talents, y compris celui de polémiste. Dans *La Revue française*, il fait son premier «coup» en publiant une fausse nécrologie de Gide. Elle fait scandale et montre à Brasillach qu'il réussit dans la méchanceté. Le voilà chaussant les bottes de Charles Maurras, de Léon Daudet... En 1937, il est rédacteur en chef de *Je suis partout*, où Rebatet n'a pas assez de mots pour attaquer les juifs, où Pierre-Antoine Cousteau vilipèndre contre les Anglo-Saxons. Brasillach multiplie les articles antisémites et pro-fascistes. Il passe d'une sorte de nationalisme français d'extrême droite, à la Maurras, à une internationale fasciste. En février 1939, dans un numéro intitulé «Les Juifs et la France», il réclame un statut des juifs: «Qu'on retire la qualité de citoyen à tout Juif, demi-Juif, quart de Juif.»

La guerre s'annonce quand il publie un roman, *Les Sept Couleurs*, tout d'extase fasciste: «Le jeune fasciste, appuyé sur sa race et sur sa nation, fier de son corps vigoureux, de son esprit lucide, méprisant les biens épais de ce monde, le jeune fasciste dans son camp au milieu des camarades de la paix qui peuvent être les camarades de la guerre, le jeune fasciste qui chante, qui marche, qui travaille, qui rêve, il est tout d'abord un être joyeux.»

Brasillach est fait prisonnier le 25 juin 1940. Le voilà dans un *oflag*, en Allemagne. En mars 1941, il publie à nouveau dans *Je suis partout*: de son camp de prisonniers, il rend hommage à la politique de Vichy, applaudit la poignée de main entre Pétain et Hitler, réclame des lois antijuives et des sanctions contre les politiques des années 1930. Un mois plus tard, les Allemands libèrent ce «bon Français».

À Paris, il reprend la plume. Plus que jamais, il vomit à longueur d'articles. Il ne faut pas lire ce que



EN PARTANCE POUR BERLIN. Suzy Delair, Viviane Romance, Junie Astor et Albert Préjean (de g. à d.) vont en Allemagne, en 1942, pour présenter le film d'Henri Decoin, *Premier rendez-vous*.

Maurice Bardèche a publié dans *Les Œuvres complètes*, car le beau-frère a eu bien soin de couper tout ce qui aurait pu nuire au mythe Brasillach.

## Sartre obtient un brevet de résistance

Si on veut connaître le vrai Brasillach, il faut se salir les mains, et consulter une collection originale de *Je suis partout*. Certains articles sont odieux. Ainsi, «La Guerre des rats» (numéro du 25 avril 1941), qui conte l'histoire de rats menacés d'extinction, qui jurent qu'en réalité, ils sont des chats exotiques venant du Siam ou de Perse, qui présentent des papiers prouvant qu'ils ont une mère

chat, un père chat, des grands-parents chats... L'article s'achève sur cette phrase: «Dans un Paris rongé, sucé, dévoré par les rats, on ne rencontre plus un seul rat au moment où on se met à les chercher. Je ne sais pas pourquoi cette histoire me fait penser à une histoire juive.» Pour Brasillach, outre les juifs, les autres ennemis de la France sont: les communistes, les socialistes, les catholiques, les protestants, les francs-maçons, le monde de la finance. Peu de Français trouvent grâce à ses yeux... C'est dans un article du 22 septembre 1942 qu'il écrit cette phrase atroce: il faut, assure-t-il, «se séparer des Juifs en bloc et [...] ne pas garder de petits».

Après la chute de Mussolini en 1943, Brasillach prend peur et quitte *Je suis partout* pour le moins compromis *Révolution nationale*. Néanmoins, «encouragé par son entourage, il a re-



**CÉLINE.** Condamné par contumace, l'auteur de *Mort à crédit* est amnistié en 1951.

pris son précieux travail politique », lit-on dans un rapport allemand figurant dans son dossier. Bel aveu... Les Alliés approchent de Paris. Beaucoup de collabos s'enfilent en Allemagne. Brasillach se cache dans la capitale. Quand il apprend qu'on a arrêté sa mère, sa sœur et son beau-frère, il se dit que s'il se livre, on devra l'exécuter. Le geste est beau. Il ne suffit pas à laver toute cette encre honteuse. Dès lors, tout va très vite. Cinq mois !... Cinq mois pendant lesquels l'écrivain écrit et prépare sa défense. Cinq mois pendant lesquels la Justice instruit.

19 janvier 1946, 13 heures : le procès commence ; d'un côté, le militaire public, Marcel Reboul ; de l'autre, la défense, Jacques Isorni, qui n'est pas encore le défenseur de Pétain. L'interrogatoire d'identité, l'interrogatoire de l'accusé par le président, le réquisitoire, la plaidoirie, les délibé-

## En bref

### ● Pour saluer Pol Vandromme

Esprit libre, critique profond et d'une culture étourdissante, Pol Vandromme nous a quittés le 28 mai, à 82 ans. Il était né en Belgique en 1927 et s'est affirmé, très jeune, comme une plume exceptionnellement brillante. Auteur de biographies, d'essais, de pamphlets, de souvenirs et même d'un roman, il s'est imposé tout particulièrement comme critique littéraire. Ses innombrables portraits d'écrivains sont un régal d'intelligence. Quel écrivain n'a-t-il lu et commenté, de Céline à Simenon, de Nimier à Malraux, de Morand à Houellebecq ? Ne respectant aucun tabou, il fut le premier à consacrer un essai à Rebattet en 1968, récidivant avec un Drieu, un Brasillach et un Sagan. Son essai sur la *Droite buissonnière* (1960) disait déjà l'essentiel sur le monde solaire du jeune écrivain encore peu connu qu'était à l'époque Michel Déon, preuve, parmi d'autres, de sa pénétration.



Dans son prologue à *L'Humeur des lettres* (Le Rocher, 2005), Pol Vandromme donnait une définition de l'écrivain que l'on peut conseiller à tous ceux qui encombrant indûment les rayons des librairies : « Si un auteur n'éveille aucune volupté, s'il s'abstient de communiquer sa ferveur et sa fièvre, s'il se garde de faire vibrer en nous la beauté comme une corde sensible, c'est un auteur sans importance. Il peut être très érudit, savoir la grammaire et la syntaxe des académiciens, la philosophie de Descartes, la politique de Tocqueville, ce n'est pas un écrivain. Un écrivain n'a de pouvoir que sur les mots, il voit le monde comme aucun peintre ne l'avait vu encore, il jette sur l'homme un regard que personne n'avait porté, il fait chanter la vie comme la vie ne savait pas qu'elle pouvait chanter... » C'est dire que l'on attend avec impatience la publication, qui sera donc posthume, du volume *Une famille d'écrivains. Chroniques buissonnières*, dédié à Michel Déon pour son 90<sup>e</sup> anniversaire, à paraître au Rocher en octobre.

Dominique Venner

NRH n° 43, Juil.-août 2009

## DOSSIER LES COLLABOS

**1944**

8 septembre : après un passage à Belfort, Pétain est emmené à Sigmaringen, en Allemagne.

9 septembre : dans Paris libéré, affichage de l'ordonnance d'Alger du 9 août rétablissant les lois républicaines en France.

4 octobre : mise en place de la Cour de justice chargée de réprimer les faits de collaboration.

## EN COMPLÉMENT



Il était une fois en France, t. 6, de Fabien Nury et Sylvain Vallée (coll. Caractère, Glénat). Pour le 6<sup>e</sup> album de cette BD pour adultes (récompensée au Festival d'Angoulême), les auteurs reviennent sur l'affaire Joanovici, ce ferrailleur qui fit fortune en collaborant avec les occupants. L'histoire s'ouvre en 1949, quand « Monsieur Joseph » doit rendre des comptes devant la justice...



**BLANCHI.** Le 23 août 1944, Sacha Guityr est conduit à la mairie du 7<sup>e</sup> pour être auditionné, avant d'être transféré à la prison de la Santé. Libéré le 24 octobre, il est disculpé en 1947.

rations des jurés, le verdict : tout cela ne prend que six heures. Les faits sont là, imprimés noir sur blanc, signés. Rarement un coupable a si longtemps et si généreusement signé son crime. Au président, rapporte M<sup>e</sup> Isorni, Brasillach aura quand même le culot de dire, à propos de ses articles haineux : « Je pensais que mes écrits servaient, avant toute chose, mon pays. » Il ne manque pas de panache dans cette déclaration au ton gaullien qui est aussi un bel aveu de responsabilité : « J'ai toujours eu le plus vif sentiment de cette responsabilité de chef, de cette responsabilité de ceux qui ont pu entraîner d'autres hommes et c'est même pour cela, je puis vous le dire, Monsieur le Président, que je suis ici et pas ailleurs, dans d'autres pays étrangers : parce que je n'ai pas voulu abandonner les gens qui ont pu croire en moi. » (*Le Procès de Robert Brasillach*, M<sup>e</sup> Isorni, Flammarion).

À 19 heures, le verdict tombe : oui, Brasillach est coupable du crime d'intelligence avec l'ennemi ; non, il

n'y a pas de circonstances atténuantes. Peine de mort. Quelques huées se font entendre dans la salle. Un jeune homme crie : « C'est une honte ! ». Brasillach réplique : « C'est un honneur ! ». Grâce à cet exalté, il réussit sa sortie.

## Camus, Cocteau, Anouilh veulent la grâce de Brasillach

Des personnalités demandent sa grâce : Mauriac, Camus, Cocteau, Paul Claudel, Jean Anouilh... Simone de Beauvoir, en revanche, citée par Pierre Assouline dans *L'Épuration des intellectuels*, refuse toute intervention : « Par ses dénonciations, estime-t-elle, par ses appels à l'assassinat et au génocide, il avait directement collaboré avec la Gestapo. »

De Gaulle rejette la grâce. Près de vingt ans plus tard, à Alain Peyrefitte venu évoquer son projet d'une

anthologie (*C'était de Gaulle*, Fallois-Fayard), rue d'Ulm, où figurent quelques pages de Brasillach, il reviendra sur ce refus : « Tant de pauvres types ont été fusillés sommairement à la Libération, pour s'être laissé entraîner dans la collaboration ! Pourquoi ceux qui les ont entraînés – les Darnand, les Déat, les Pucheu, les Henriot, les Brasillach – seraient-ils passés entre les gouttes ? Un intellectuel n'est pas moins, mais plus responsable qu'un autre. Il est un incitateur. Il est un chef au sens le plus fort. François Mauriac m'avait écrit qu'une tête pensante ne doit pas tomber. Et pourquoi donc, ce privilège ? Une grosse tête est plus responsable qu'une tête de piaf ! Brasillach était intelligent. Il avait du talent. Ce qu'il a fait est d'autant plus grave. [...] »

Le 6 février 1945, Brasillach est réveillé à l'aube. Devant le peloton d'exécution, il refuse qu'on lui bande les yeux. Il regarde la mort en face, a le temps de crier avant la salve : « Vive la France quand même ! » À ses avocats, il a dit : « C'est aujourd'hui le 6 février, vous penserez à moi et vous penserez aussi aux autres qui sont morts le même jour, il y a onze ans. » Il est mort fasciste.

L'Histoire a de l'humour... Le magistrat Pierre Bouchardon est tiré de sa retraite à la Libération, pour se voir confier l'instruction de plusieurs dossiers, parmi les plus sensibles ; Pétain, Laval et... Brasillach. Or, que trouve-t-on en parcourant une collection de *Je suis partout* ? Une interview de M. Bouchardon (numéro du 22 juin 1942), dans laquelle il manifeste « le même mépris que J.S.P. [*Je suis partout*] pour le Cartel des gauches et pour les Juifs ». Et de souffler à l'oreille du journaliste : « Je les connais, je les eus pour clients. » Gageons que la rédaction de *Je suis partout* était loin alors de penser qu'un des futurs « clients » de Bouchardon serait Brasillach... ■



## Nos ARB nous écrivent

Merci de ce très bon Bulletin 126 avec :

- des mots émouvants : « (...) l'écriture parvenait, par le génie de sa légèreté, à rendre évident l'éclat de l'or enfoui. » (p. 15)
- des mots révoltants : « (...) le plus important à faire pour être vraiment assuré de la victoire est de soumettre les vaincus à un programme de rééducation, au terme duquel la propagande de guerre des vainqueurs trouvera sa place dans les livres d'histoire des vaincus et sera crue par les générations suivantes. » (p. 21)
- des mots terrifiants : « (...) il savait qu'en lâchant ses bombes au phosphore sur le grand cirque de Dresde cela aurait pour conséquence des centaines de gamins brûlés vifs ou gazés par les vapeurs mortelles des incendies. » (p. 26)
- des mots bouleversants : « Un régime qui pouvait mettre à mort un être aussi généreux, aussi pur, qui le tuait pour des mots, pour une opinion, avait en lui un principe de mal. J'étais le témoin de Robert Brasillach. Sur lui, je ne pouvais pas me tromper. » (p. 28)
- des mots clairvoyants : « Désormais nous n'aurions plus aucun droit d'être ce que nous sommes, de défendre ce qui nous appartient, d'être chez nous sur une certaine partie de la terre. Nous n'étions plus que des fourmis qui se trouvaient là par hasard sur un certain tas de sable appartenant à tous les hommes et sur lequel tous les hommes pouvaient s'installer... » (p. 28)
- des mots éclairants : « (...) cela n'implique ni persécution, ni haine envers les individus, ni méconnaissance des qualités juives. C'est une réaction de défense. » (p. 23)

Et les aboiements de Charlie-Hebdo...

Et une BD réconfortante.

Voilà les lignes (parfois déjà connues) qui m'ont particulièrement touchée ou choquée dans ce Bulletin très intense.

Il est désespérant de constater que l'Europe se laisse domestiquer.

Anne-Marie Bouyer

**LE BULLETIN CÉLINIEN**  
Périodique mensuel, 32<sup>e</sup> année, n° 349, février 2013

*« Je me suis montré plus constructif que tous les autres puisque j'ai eu la follesse de jeter un peu d'air dans cette poudrière. »*  
Céline



CAHIER HENRI BÉRAUD  
XXXII  
ETE 2013

**DANS LA CAVE  
D'HENRI BÉRAUD**

Nesling, Trambler, Marie Drizard, Moët & Chandon,  
Haut-Brion, Château Margaux, Château Latour  
et autre Mouton-Rothschild





EDITION A.R.A.I.L.B.  
ASSOCIATION BÉRAUDE DES AMIS D'HENRI BÉRAUD  
BP 3 17111 LOIXIM RÉ

n°9  
Automne 2012  
Nouvelle série  
3 EUROS

Jean-Jacques Langendo  
Hommage à Hervé Cousteau-Régère (1958-2012)  
« Le champ de ses activités écrivain-précepte éminent  
Atafu de Bonnot, un intellectuel radice

**Dossier**  
**NIMIER - PARAZ**  
**Le bal des Maudits**

À la baguette :  
Michel Doun, de l'Académie française

Avec son orchestre :  
Jacques Aboucaya, Jean-Paul Angollet,  
Léon Balader, Francis Bergeron, Didier Dantel,  
Christian Dadaï, Philippe d'Inguos, Marc Landolout,  
Jean-Marie Le Poi, Michel Maurlet,  
Laurant Schang et Sébastien Wagner

Actualité – Nouveauté – Réédition  
Domaine étranger – In Memoriam  
Essai – Réflexion – Polémique  
Bloc notes – Nouvelles

## POÈME : *EXCLUS ?*

Vous n'êtes plus inscrit parmi nos dictionnaires ;  
Vous êtes bannis des études littéraires  
Où sont honorés tant de piètres décadents,  
Lâchement attachés aux trônes des puissants

Qui se sont emparés des rênes du pouvoir,  
Imposant leurs idées au fastes d'une histoire  
A leurs vœux arrangée ; intrigants, sans savoir,  
Ils vous ont relégués aux oublis de Mémoire.

Dirai-je tous vos noms ? Brasillach et Béraud,  
Paul Chack, Abel Bonnard, écrivains et poètes  
D'une plus noble école, ô vous dont les échos  
Quoi qu'on dise et qu'on fasse, élevés sur les crêtes

De l'antique Parnasse, au mépris de leur haine,  
Triompheront toujours de la fureur soudaine  
Qui guidait leur raison ; aujourd'hui comme hier,  
Sur vos nobles vertus lançant de leurs enfers

Sur vous, de leurs rancœurs l'odieuse turbulence.  
Mais quoique vous soyez murés dans ce silence  
Où vous ont condamnés ces sectaires odieux,  
Vous ne resterez point exposés à leurs feux

Pour les siècles futurs ; les foules libérées  
De ces rebuts d'égouts, sauront mieux vous juger  
Dans l'heureuse équité de nos Muses sacrées  
Qui planent au-dessus de leur médiocrité.

Le Temps couronnera de victoires nouvelles  
Vos œuvres et vos noms, quoiqu'ils vous aient chassés  
De notre académie, et les Lettre fidèles  
Ne sauraient oublier vos vers bien ciselés,

Vos ouvrages si clairs et sans forfanterie,  
Selon l'expression de nos veilles traditions  
Cher Phoenix renaissants sur les mesquineries  
Qui ont voulu ternir votre réputation,  
Bien vraiment !

*Altair 118, Noël 2003*

## Présence de Robert Brasillach

L'intelligence à en croire ses « professionnels » doit avoir des frontières. Les bornes en seraient plutôt à droite.

Pourtant il y a des talents qui bousculent ces dérisoires clôtures. Inondations lumineuses sur des terrains vagues ou des penseurs prétendument de gauche cultivent d'indigestes moissons et qui intoxiquent nos intelligences aujourd'hui en pleine dérive.

Robert Brasillach est un de ces déferlements de lumière que les forces obscures tentent toujours d'étouffer mais dont ils n'ont tué que le corps.

Comme je plaindrais des juges désignés par un pouvoir politique de droite et qui enverraient Aragon au poteau, pourtant complice d'un Staline bien plus costaud qu'Adolf dans le lessivage et auteur d'une petite phrase qui en dit long sur le contenu moral du poète communiste : « J'ai toujours eu la vocation de la trahison ». C'est clair.

Et les maisons de la culture dédiées à Aragon ne s'écroulent pas pour autant, malgré l'accord parfait entre la marque de la boîte et le produit distillé dans ces officines. Rassure-toi camarades je ne pousserai pas l'audace jusqu'à demander une maison de la culture « Robert Brasillach » même dans sa ville natale Perpignan.

Robert Brasillach avait salué « le fascisme immense et rouge » avec l'enthousiasme d'une âme pure.

Il avait cru avec toute sa sensibilité à cette nouvelle ère de chevalerie qui semblait se lever alors dans quelques pays d'Europe. La réalité ne fut pas toujours au niveau de ses souhaits mais cela ne retire rien à l'authenticité de ses rêves. Une salve de déshonneur, un 6 février 1945, à 9 heures 38, n'a pas effacé d'un coup une œuvre qui malgré le terrorisme intellectuel, continue à murmurer que l'espoir de revoir le « soleil vaincu » n'est pas mort.

Aujourd'hui que les descendants des vainqueurs nous offrent l'essentiel de leurs fruits, magouilles en tous genres, bla-bla, et une échelle pour descendre toujours plus bas, on pense avec motion à celui qui s'écria « On ne me fera jamais rien faire pour de l'argent ».

Il faut se souvenir enfin qu'il aurait pu quitter la France et qu'il pouvait par-là sauver sa vie. Céline fut mieux inspiré. Brasillach refusa la fuite, restant auprès de sa mère pour laquelle il craignait des représailles, c'est dire le peu d'estime qu'il avait pour ses libérateurs. Et puis il existait aussi pour lui une autre mère la France. C'est rare qu'une mère assassine ses meilleurs enfants, et cette mère indigne est toujours à l'œuvre. Mais peut-être que notre pays après tout n'est pas libre de ses instincts. Il faudra bien un jour abattre les frontières de la bêtise que l'intelligence dévoyée élève sur les terres toujours prêtes à de féconds labours.

Tous les 6 février, on se souvient déjà plus de vous, mais vous l'avez immortalisé, comme André Chénier, Garcia Lorca ou Giordano Bruno.

Enfin sans citer son nom, laissons le temps balayer les miasmes de l'histoire, j'évoquerai un des commissaires du gouvernement, qui après l'exécution tira sa montre et dit « avez-vous remarqué comme nous avons respecté l'horaire ».

Nous aussi, nous saurons respecter l'Horaire.

*Écrivains et plumes libres*

## Le "Jean Fontenoy" de Philippe Vilgier

Il est arrivé à Philippe Vilgier ce qu'il peut arriver de pire à un biographe : alors qu'il travaillait depuis des années sur son portrait de Jean Fontenoy, un autre chercheur, Gérard Guégan, le bat sur le poteau, en publiant, quelques mois avant lui, un *Fontenoy ne reviendra plus*. (Stock 2011). S'il s'agissait de la centième biographie de Kennedy ou de Simenon, cela n'aurait guère d'importance. Mais Fontenoy !

Le personnage est certes étrange, fascinant à certains égards. Mais il ne fut qu'un second couteau du journalisme, de la littérature, de l'aventure militaire ou politique, et même de la collaboration. Bien peu

de gens connaissent Fontenoy. Alors, deux biographies de cet homme en moins d'un an, quel dommage pour celui des deux chercheurs qui y a consacré le plus de temps, le plus de passion Mais aussi quel hasard extraordinaire !

Surnommé certes « le Malraux fasciste » par l'historien Pierre-Marie Dioudonnat, voici un homme dont plus personne n'avait entendu parler depuis ce 27 avril 1945 où il s'était donné la mort, dans les ruines de Berlin, face aux troupes soviétiques. Et soudain il ressuscite sous la plume de deux chercheurs aux parcours et aux points de vue très différents, l'un venu de la gauche (Guégan a été au Parti communiste, puis est passé à l'extrême gauche), l'autre venu de la droite militante des années soixante-dix. Mais qui, l'un et l'autre, nous donnent un portrait que l'on pourrait qualifier de « complaisant », si cet adjectif n'avait une consonance négative. L'un et l'autre ont en effet été séduits par le charme un tantinet vénéreux de ce journaliste d'avant-guerre, qui fut tour à tour correspondant de presse et grand reporter au pays des Soviets, aux Etats-Unis, en Chine et au Japon, tour à tour combattant de la guerre de 14, de la guerre de Finlande (où il est sévèrement blessé), et du Front de l'Est au sein de la LVF, tour à tour adepte du surréalisme, pro-communiste, puis Croix-de-feu, puis PPF avec Doriot, puis pro-allemand jusqu'à rejoindre la collaboration la plus dure. Ce Jean Fontenoy a de quoi donner le tournis !

Quand Philippe Vilgier commença sa quête de renseignements sur Fontenoy, c'était bien avant Internet qui, certes, facilite les choses. Tout le monde était sceptique tant sur sa capacité à trouver de la matière sur l'aventurier-journaliste, qu'à intéresser un lectorat significatif. Se procurer ses livres, déjà, relevait de la chasse au trésor ! Même dans « l'extrême droite » la plus décomplexée et la plus érudite, personne ne connaissait vraiment Fontenoy, qui n'était plus guère qu'un nom, que l'on retrouvait parfois sous la plume de Saint-Loup ou Mabire, mais aussi sous celle de Brice Parrain ou de Jean Cocteau..

Dans les années quatre-vingt, Philippe Vilgier pouvait encore interroger quelques témoins, quelques personnes qui avaient croisé la route de Fontenoy : François Brigneau, Henry Coston, Saint-Loup, Pierre Monnier, Lucien Combelle...

Le Fontenoy de Guégan, lui, est largement basé sur les archives familiales. Il se veut une biographie romancée. Et l'écrivain tente de tracer le portrait psychologique d'un aventurier « pour comprendre de quoi nous sommes faits et à quoi tiennent nos destinées ». Le travail de Vilgier, pour sa part, est plus historique, plus universitaire, et il s'attache davantage à comprendre l'évolution des idées de Fontenoy, en particulier ce basculement de l'extrême gauche à l'extrême droite, qui est toujours un objet de fascination pour les historiens contemporains (le basculement inverse étant beaucoup plus rare et le plus souvent dicté par des considérations de pure survie, comme dans l'Europe de l'Est d'après-guerre).

De ce point de vue, les deux ouvrages ne se font pas concurrence. Quant aux cahiers iconographiques de l'un et l'autre livres, ils sont différents, ce qui est particulièrement étonnant, compte tenu de la rareté des documents photographiques concernant ce personnage.

Fontenoy nous a laissé quelques livres, une décevante *Ecole du renégat* (Gallimard 1936), pamphlet qui manque de souffle, mais aussi un *Shanghai secret* sur son expérience de journaliste en terre chinoise à l'époque des combats entre nationalistes et communistes, qui est un pur chef d'œuvre, bien meilleur, par exemple que *L'Espoir* de Malraux, à mon goût.

Parlant le chinois, le russe, l'anglais, Fontenoy fut également un excellent traducteur. C'est toujours son travail qui est utilisé dans les traductions de Tolstoï parues à la Pléiade.

Il fut aussi l'époux d'une héroïne de la conquête du ciel, l'aviatrice Madeleine Charnaux. Docteur d'Etat en science politique, spécialiste en histoire du syndicalisme et en droit social, on ne voit pas exactement pourquoi Philippe Vilgier, après quelques ouvrages historiques, a ainsi jeté son dévolu sur cet aventurier, homme d'action, extrémiste, et aussi alcoolique et opiomane. Mais les excès mêmes de Fontenoy, ces engagements sans limites, en ces temps de dictature absolue du politiquement correct ont sans doute fasciné Vilgier, comme ils ont fasciné Gérard Guégan, et comme ils pourraient bien intéresser toute une génération de plus jeunes gens, fatigués par les portraits christiques et trop vénérés d'un Che Guevara, par exemple, qui n'était au fond qu'une brute stalinienne, transfigurée par sa mort.

**Francis Bergeron**

Philippe Vilgier, *Jean Fontenoy aventurier, journaliste et écrivain*, Via Romana, août 2012, 364 p., 25 €.

Gérard Guégan, *Fontenoy ne reviendra plus*, Prix Renaudot Essai 2011, Stock, « La bleue », février 2011, 496 p., 24,35 €.

## Roger Nimier, 50 ans après

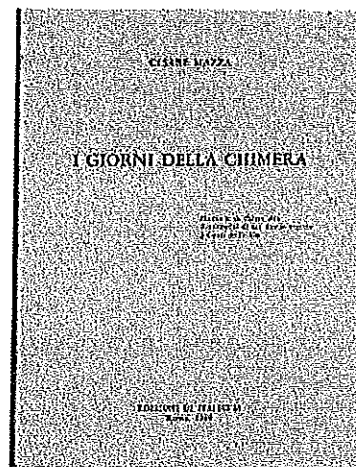
### Fin et grand critique

Cher Nimier, homme d'une énorme culture, le romancier se doublait d'une extraordinaire critique. Nul n'a mieux parlé que lui des écrivains qu'il aimait ; pour le savoir, il suffit de rouvrir les deux volumes de *Journées de lecture* (il y aurait de quoi en faire bien d'autres). Voyez ce qu'il dit de Céline, Chardonne, Blondin, Malraux, Maurras, Rebatet, Perret, Giono, Larbaud, Aymé, Cendrars (tome I), et de Montherlant, Léon Daudet, Jules Romains, Louise de Vilmorin, Jean Prévost, Simenon, Simonin, Morand, Faulkner, Evelyn Waugh ou Peter Cheyney (tome II). Tous ces noms, parmi beaucoup d'autres, qu'on retrouve dans différents recueils (Brasillach, Cocteau, Léautaud, Valéry dans *L'Élève d'Aristote*, par exemple<sup>9</sup> sont traités dans les mêmes sûretés la même clairvoyance et la même passion qui était celle de Brasillach justement, dans ces livres fameux qui sont *Les Quatre Jeudis* et *Portraits*, figurent au sommet de son œuvre ; on peut penser que non seulement Nimier ne les ignorait pas (d'ailleurs qu'ignorait-il ?), mais que, plus ou moins consciemment, ils lui ont servi de modèle, ou du moins de référence. Comme son aîné, lui aussi, aimait-il avec le même bonheur traiter des classiques entre autres Balzac, Stendhal, Joubert, Gobineau, Sainte-Beuve, Saint-Simon, Tallemant des Réaux, etc. Et un morceau comme son Swift (qui servait d'introduction à *Instructions aux domestiques*) est une pure merveille d'esprit, de malice et de style.

Réfléchir & Agir n°41, été 2012

#### FRAMMENTO PER ROBERT BRASILLACH

Beato te, Robert, spesso tu mi ritorni  
col petto insanguinato dal plombo fratricida  
che spense la tua vita, la speranza dei giorni,  
la bellezza, la gioia, la verità di un sogno.  
Beato te, poeta dal sorriso innocente,  
eterno adolescente, ansioso di promesse.  
Su te la sorte amara non ha avuto buon gioco,  
poi che il tuo canto vola oltre la notte fonda,  
ed ardono i tuoi versi sopra la nostra attesa,  
urla nel nostro cielo il patto che giurammo.  
Beato te, Robert, sangue del nostro sangue,  
sparso a lento i tempi dell'odio e del dolore,  
beato te, poeta dal sorriso innocente,  
o folle adolescente, soffocato dal pianto.



CESARE MAZZA  
I GIORNI DELLA CHIMERA  
EDIZIONI DI ITALICUM  
ROMA, 1989

*Italicum*, janv.-fév. 2012

# JE SUIS PARTOUT

(anthologie 1932-1944)



Dire qu'il y en a encore  
qui viennent nous  
dire que R&A est un  
magazine trop radical,  
trop dur pour leurs  
petites oreilles trop  
habituées au gentil  
« nationalisme de  
papa ». Mais à côté  
du journal Je suis  
partout, votre revue  
préférée est aussi  
révolutionnaire que  
Paris match, Le Point ou  
Le Nouvel Observateur !

par Eugène Kravtchouk

Certes, les lois liberticides n'existaient pas à cette époque, néanmoins les rédacteurs ne se trompaient pas d'ennemis et ne se cachèrent pas derrière leur petit doigt pour le nommer et le combattre avec vigueur... ce qui les a menés pour certains devant le peloton d'exécution ou, pour les plus « chanceux », dans les geôles de la République pour de très longues années lors de cette seconde révolution française que fut l'Épuration.

## LUCIDITÉ, INTELLIGENCE, COURAGE

*Je suis partout*, ce sont d'abord et avant tout de jeunes plumes dotées d'un immense talent et d'une grande culture historique, politique et culturelle nées dans l'ombre de Charles Maurras et de l'Action française. On pense d'abord à des hommes comme Pierre Gaxotte, Robert Brasillach, Lucien Rebatet, Georges Blond. Auxquels sont venus se mêler des dizaines d'autres collaborateurs tels que Pierre-Antoine Cousteau voire des contributeurs prestigieux tels que l'académicien Abel Bonnard, Drieu La Rochelle, Montherlant, Céline, Maulnier, Perret... une véritable couveuse de talents authentiquement français et européens qui, dans ces années de l'entre-deux-guerres, voyaient s'amonceler au-dessus de leur tête de nouveaux nuages noirs annonciateurs d'une nouvelle tragédie sur notre continent.

## LES COMBATS DE JE SUIS PARTOUT

Au cours des années d'avant-guerre, le grand hebdomadaire suit avec la plus grande attention les expériences politiques et sociales nouvelles en Italie et en Allemagne et ne craint pas de dire que seul un « fascisme à la française » pourrait régénérer la patrie, réunir nos peuples au-delà des frontières et assurer la paix entre nous. D'autre part, certains contributeurs ayant déjà connu les hécatombes de la Grande Guerre, dénoncent le bellicisme grandissant de la classe politique, notamment celle issue du Front Populaire, pour le profit

exclusif de l'Internationale Juive auquel le national-socialisme a porté un coup fatal au cœur de l'Europe. *JSP* est donc l'hebdomadaire de la paix européenne, ce qui ne les empêche pas d'apporter un soutien militant aux forces nationales durant la Guerre d'Espagne dans leur combat contre le communisme dit « républicain ». Toutefois, *JSP* c'est aussi un apport doctrinal complet sur tous les sujets puisqu'y sont aussi dénoncés la république, la démocratie, le parlementarisme, l'esprit bourgeois, le cosmopolitisme, le capitalisme, le marxisme, l'Angleterre, l'Amérique et l'Union soviétique, les grandes internationales dissolvantes... mais aussi de nombreux articles et de critique culturels extraordinaires, souvent corrosifs d'ailleurs, aussi bien sur le cinéma, la littérature, le théâtre. Le tout, illustré par des dessins de presse drôles et féroces à la fois !

## LA RÉVOLUTION EUROPÉENNE

Après avoir fait leur devoir en 1939-1940, les journalistes de *JSP* se sont lancés à corps perdu dans la justification de la Collaboration avec l'Allemagne, à prôner cette Europe nouvelle, socialiste et révolutionnaire, repoussant à la fois la barbarie bolchévique et la pourriture américaine. Connaissant la fin de l'histoire soixante ans plus tard, il est aujourd'hui facile de les condamner. Je vous demande juste de les lire pour comprendre. Et voir à quel point sur nombre de sujets, ils s'étaient montrés prophètes. Que notre mouvance en 2012 puisse donner naissance à des plumes de ce calibre et de cette lucidité ! Une cinquantaine d'articles choisis avec intelligence vous démontreront vraiment ce qu'est une presse d'opinion de talent et vous apporteront une doctrine de combat complète.

(Préface de Philippe d'Hugues, Auda Isarn, 650 pages, 30 euros.  
On peut le commander directement pour 30 euros – port offert – à Auda Isarn - BP 90825 - 31008 Toulouse cedex 6)

## Francis Bergeron

### **Bardèche**

(PARDÈS) 12 €



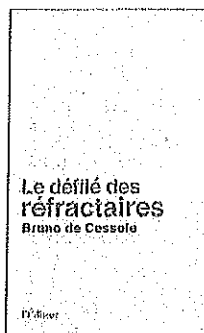
Notre ami Alfred Montrose (Patrick P.) avait écrit dans nos pages un sublime hommage à Bardèche. Nous aurions aimé qu'il triomphe de sa paresse légendaire pour écrire ce qui eût été le meilleur hommage à l'un des derniers grands auteurs fascistes français. Mais on se reportera volontiers à l'essai que vient de publier Francis Bergeron. Déjà auteur de biographies très intéressantes de Béraud, Daudet, Saint-Loup, Monfreid ou Hergé,

Bergeron déroute ici l'étonnant et courageux parcours du beau-frère de Robert Brasillach. Un lien (Brasillach) qui explique toute la vie de ce hussard noir de la République, entré par hasard dans la maison immense et rouge du fascisme. Il a fallu le traumatisme et l'injustice de ce sacrifice propitiatoire pour que Maurice Bardèche se mêle de politique, lui le pur littéraire bien tranquille que rien ne destinait à ce combat déraisonnable (mais la déraison et le courage sont ce qui nous distingue des paisibles et piteux bourgeois français). Malgré les taudis et la prison, Maurice Bardèche ne baissa jamais les bras. De son enfance berrichonne à la turne d'Ulm, des superbes études balzacienne et stendhalienne à *Apostrophes*, du révisionnisme de *Nuremberg ou la terre promise à Défense de l'Occident*, Bergeron raconte ici, avec clarté et précision (agrémenté de nombreuses photos inédites issues des archives de la famille Bardèche), le parcours d'un homme admirable qui avait le droit de dire, parce que lui le vivait, à l'auteur (*Rivarol*, 5 avril 1979) : « Il faudra beaucoup de temps avant que l'Europe ne se retrouve, qu'elle cesse d'être une civilisation de l'argent pour redevenir une civilisation de l'élite. » PG

## Bruno de Cessole

### **Le Défilé des réfractaires**

(L'EDITEUR) 24 €



Sainte-Beuve disait que « *le critique n'est qu'un homme qui sait lire, et qui apprend à lire aux autres* ». Brasillach, lui, disait, avec la belle tendresse qui le caractérise, que la critique est « *la prolongation du plaisir de lire* ». Tout cela, Bruno de Cessole l'illustre fort bien avec son gros volume de critique littéraire, *Le Défilé des réfractaires*. Disons-le tout net, ce livre est à hisser tout en haut du grand hunter des Lettres, entre *Une histoire de la littérature française*

de Kléber Haedens et *Maîtres et complices* de Gabriel Matzneff. Soutenu par une érudition époustouflante, un style à la fois clair et élégant, un jugement solide avec la comparaison toujours à l'esprit, Cessole nous embarque pour un voyage au long cours, en des îles merveilleuses. Certes on pourra objecter qu'il manque quelques réfractaires de choc (Darlen, Montherlant, Brasillach, Rebatet, Haedens, Boudard, Jean Gau, Matzneff...) dans ce périple cythérien, et on se demande bien ce que viennent foutre là Tillinac ou Jean d'Ormesson, voire même cette tiédasse escroquerie de Nabe. Mais c'est bien la seule très légère critique de ce brillantissime livre. Qui ranime aussi des fantômes bien oubliés, à tort, comme André Suarès, Guy Dupré, Victor Segalen, Maurice Sachs ou Emmanuel Berl, et qui n'hésite pas à évoquer Volkoff, Raspall, Léon Daudet, Gripari ou Sacha Guitry. Au total, ce futur grand classique de la critique compte une cinquantaine de portraits. Vous croyiez disparue toute critique littéraire digne de ce nom ? On vient de vous en retrouver un(e) de grande classe. PG



## François Huguenin

### **L'Action française, une histoire intellectuelle**

(TEMPUS/PERRIN) 12,20 €

Évacuons d'entrée ce qui m'a déplu dans ce livre : l'auteur est un maurassien 2.0, un de ces invertébrés qui pleurniche sur le génie de Maurras souillé par son antisémitisme et son soutien admiratif à Vichy et au gâteau de l'Hôtel du Parc. Bien sûr, Huguenin n'a pas de mots assez durs pour les vilains Rebatet et Brasillach (qui sont, évidemment, bien plus nos modèles que Maurras). Oublié ces pénibles commentaires d'eunuque de droite (façon *Figaro*), on louera par contre la très bonne connaissance de l'auteur sur la pensée, non seulement de Maurras, mais de toutes les figures de l'Action française, tout au long de son long parcours. Bien entendu, nous ne sommes nullement maurassiens, mais la pensée de Maurras est très riche et complexe, et il y a toujours quelque chose à y picorer, ou à méditer, au-delà des préjugés hostiles. Ajoutons aussi que l'AF a attiré à elle des intellectuels de haute volée et aussi variés que, entre autres, Jacques Bainville, Léon Daudet, Georges Valois, Georges Bernanos, Gustave Thibon, Jacques Perret, Pierre Boutang, les futurs hussards Kléber Haedens, Michel Déon et Jacques Laurent, voire même un André Gide quelque temps, et elle a formé les futurs talents fascistes que furent Rebatet, Brasillach ou l'inclouable Thierry Maulnier. On apprend également que, au faite de sa gloire, en 1926, *L'Action française* touchait 90 000 lecteurs. Ce livre épais délaisse l'histoire événementielle, factuelle, pour se consacrer, de manière très exhaustive, aux idées successivement développées par l'AF de sa naissance fin XIX<sup>e</sup> à sa mort actuelle. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées goûteront ce livre sur l'un des principaux mouvements politiques et intellectuels du XX<sup>e</sup> siècle. PG

Réfléchir & Agir n°41, été 2012

## Lecture : Une vocation précoce

Tantôt pastiches, ailleurs parodies, souvent les deux ensemble, épicés sans vergognes de joyeux calembours approximatifs, les textes fondus dans le cinquantième Cahier de l'association *Les Amis de Robert Brasillach* qui commémore ainsi ses 60 ans d'existence, contiennent en germe les dons multiformes du brillant et malheureux auteur des *Poèmes de Fresnes*.

Frais lauréat d'un concours de poésie aux Jeux floraux de Perpignan, élève de Terminale au lycée de Sens, il compose à 16 ans, dans la veine des célèbres chroniques de Paul Reboux et Charles Muller *À la manière de...*, ces courtes pièces, étonnantes de sagacité imprégnée de culture livresque, où l'on perçoit, au-delà de l'imitation humoristique volontairement outrancière, « l'imprévu créateur » (dixit Jacques Laurent) annonçant le subtil critique littéraire qu'il deviendra.

L'éditorial de Philippe Junod, directeur de la publication et président de l'association, un avant-propos de Dominique Gallargues, rédacteur en chef des Cahiers, tous deux d'égale valeur, et l'introduction d'Alexis Chevalier et Frédéric Sabattier, concepteurs de l'ouvrage d'après les manuscrits originaux dont les fac-similés émouvants figurent en regard des textes imprimés, replacent ces COMMENT ECRIT... dans leur contexte historique. Ils furent publiés entre 1925 et 1928 par l'hebdomadaire régional *Le Coq catalan* (« coq à talent ») d'Albert Bausil qui y tenait un *Petit billet de la semaine* dont la caricature drolatique est dessinée dans *Le Cagador descend* (« cagador : chalet de nécessité, du catalan caga, du latin cacare ») ; cet « édifice si décoratif et si odorant réservé aux basses fonctions [...] trône maintenant sur les bords de la Basse », où les jeux de mots se marient avec l'idiome de Perpignan.

Selon éditeurs, Brasillach sait à merveille repérer « les tics d'écriture, le style et les thèmes » favorisés de ses « pastichés » d'élection. Ainsi, *Mais n'te promène donc pas toute nue* de Georges Feydeau sert de modèle à *Sois tranquille, Baptiste !*, « comédie en 1 acte, en prose », *Dizain* se moque gentiment des simples joies domestiques célébrées par le chantre des *Humbles François Coppée*.

A propos d'une piqure de puce, notre potache exerce sa verve jubilatoire à l'encontre de Henri Bergson et autres philosophes (à découvrir) : dans *Connexité pénétrative du moi et du non-moi*, « le pont de fer qui relie les deux rives de l'intelligence et de la stupidité » est scruté afin de savoir « comment le courant efférent né de la sensation objective et constatative ou plutôt de l'excitant psychophysiologicomachique puce... s'est coalescé avec le courant afférent de nos cellules intra-nerveo-céphaliennes supraconscientes pour former en se pénétrant le conglomerat peu facilement dissoluble né du moi et du non-moi, du solu et de l'absolu qu'on nomme sensation. » Tenir compte aussi du sexe de la puce, détail capital dans les calculs de M. Kuhaller, érudit de l'université de Leipsick.

Charge désopilante traquant les envolées échevelées et les engouements extra-terrestres hugoliens, des *Vers très simples* lui sont « envoyés de l'Au-Delà au moyen des tables tournantes, affirmant doctement ; derrière le chao sinistre... je suis maintenant le Penseur Auguste et j'attends le clairon farouche de l'ange visionnaire. J'ai enfoncé les portes de l'Inconnu et j'ai violé la vierge du Néant. »

*L'arrivée à Panam (Julot à son aminche)* suivant Aristide Bruant : (« L'esbrouffe, ici on peut y faire ! / Et l'embrouille à main armée ! / Pis'que les sergots, i's te laiss'nt faire / Et les pip'lets »).

Tandis que *La fille de Kayçal* mime les accents sauvages de Lecompte de Lisle, le cœur en écharpe de Lamartine s'épanche plaisamment dans *Les stances à Elvire*. On pense aux propos iconoclastes du *Confort intellectuel* de Marcel Aymé.

Avec *La balade des poullhes d'Antang*, François Villon n'échappe pas à la malice de Brasillach qui donne libre cours à ses inventions orthographiques.

« Mais quand nous voulons toucher l'âme / Le toucher ne nous sert à rien. Il ne peut connaître la flamme / Évaluer l'aérien. Ces vers prêtés à Sully-Prudhomme, précisément dans *Le Toucher*, pointent la vanité du mélange poético-scientifique.

*Claudine au dodo* fait assaut de calembours hilarants pour illustrer les amours orageuses du publiciste Gauthier-Villars dit Willy et de Colette.

C'est le dernier de ces « exercices de style » qui comportent une trentaine d'auteurs... dont quelques-uns imaginaires pour faire bon poids.

On est confondu de relever, chez un adolescent, une telle faculté d'observation jointe à la souplesse de la plume, à dessein vagabonde pour son amusement et celui du lecteur.

Marie-Gabrielle DECOSSAS, *Rivarol* n° 3024, 2 décembre 2011



L'annonce, par *L'Express*, de la republication des *Décombres* du camarade de Robert Brasillach, Lucien Rebatet, entre autres écrits de "pestiférés", provoque quelque émoi.

CHARLIE-HEBDO, n° 21079, 20.11.2013, p.3

► L'APÉRO DE BERNARD MARIS

## L'ANTISÉMITISME AUTORISÉ

Enfin on va pouvoir se repaître des « youtres, youpins, juiverie, enjivés, pédés, pédales » et autres grumeaux plus ou moins solides de la diarrhée verbale chère aux écrivains antisémites qui peuplèrent nos grandes maisons d'édition, en particulier Gallimard : *Les Décombres*, de Rebatet, vont être réédités, ainsi que la correspondance Chardonne-Morand, nous conte *L'Express*. Amis de la chiasse, bien du plaisir ! Ça va couler et couler ! Mais c'est de la grande littérature, ah ! de la graaaaaaaaande littérature, par de graaaaaaands écrivains, donc ce sont des témoignages incomparables sur l'âme fasciste, « un formidable document pour comprendre ce qui se passe dans la tête d'un fasciste chimiquement pur », entendez, ce qui se passe dans le transit intestinal des nazillons après qu'ils ont lapé le sang versé par la collaboration et bien roté sur les fournisseurs du bon raisiné, entendez, « tous ces youpins ». Digestion faite, les asticots du carnage reprennent des couleurs après la guerre.

Ainsi, Morand, ambassadeur de Vichy, n'a de cesse d'entrer à l'Académie, et Dieu sait si j'aime Genevoix ! Mais je lui pardonne difficilement d'avoir intercedé auprès de De Gaulle pour qu'il lève le veto opposé au mufti. Morand, ambassadeur de Vichy à Bucarest, sauvé par Jean Jardin, l'éminence grise de Laval, qui réussit à le faire partir pour la Suisse au moment de l'arrivée des troupes russes, n'a de cesse de réclamer des points d'avancement pour sa carrière (il est marié à une milliardaire et est lui-même riche). Il arrive à Berne pour récupérer un wagon d'œuvres d'art appartenant au couple. Ouf ! À part le fric, Morand aime les grosses bagnoles et la qualité de son sperme, qu'il célèbre dans les pages de son *Journal inutile*. Nous sommes heureux de savoir que Paul Morand conserva longtemps une prostate saine.

Sa correspondance avec Chardonne sera l'occasion de lire ce que Chardonne pensait du plus grand de ses admirateurs, François Mitterrand : « *Un pauvre diable*. » Bien fait pour le politiciard, qui gracia les généraux du putsch d'Alger et fleurissait la tombe de Pétain. Mais tout de même, vous aimez *Hécate et ses chiens*, ce beau roman de Morand ? Mais oui, mais oui ! On adore ! On se pâme ! Mais ce qui ne passe pas, c'est ça : « *Là où Juifs et P.D. s'installent, c'est un signe certain de décomposition avancée ; asticots dans la viande qui pue*. » Autant je me moque et ris des élucubrations de Léon Bloy, autant celles de Morand-Chardonne sont répugnantes, car, à la différence de Bloy, qui n'incite au massa-

ore de personne, les beaux écrits de Morand arrivent avec six millions de cadavres dans le placard. Un peu de courage, puisqu'on est là pour voir « le vrai », « la vérité », « ne pas se voiler les yeux », « oser regarder le passé et la grandeur de la langue », cher éditeur : publiez *Les Décombres*, ce long vomit antisémite, avec un tas de cadavres en photo sous le titre. Et à chaque page devrait être ajouté un peu de savon à base de graisse humaine ou de tissu fait à partir de cheveu ! Et une dent en or pour chaque édition originale !

Reste à comprendre pourquoi la gauche intellectuelle va se vautrer dans le plaisir de ces lectures immondes. Déjà, *L'Express* salue ces publications, attendons *Le Nouvel Obs* et *Libé*. Pourquoi ? Là fascination du crade et du sanglant, évidemment, le goût de la vomissure que l'homme partage avec le chien, disait Bloy. On peut aimer la correspondance de Madame de Sévigné, mais il lui manque

*Une dent en or pour chaque édition originale des saletés bientôt republiées*

ce côté crade et canaille qui fait que le faisandé est toujours meilleur que le produit frais. On va pouvoir se moquer des pédés et des youpins et savourer « Vive Hitler ! » en bonne conscience, puisque des « maîtres » de la langue nous servent le dégueulis régurgité du bout de la leur. Balzac aussi aimait le fric et le cul. Mais ni sa prose ni sa correspondance ne touchent jamais à l'ignoble. Sartre même n'a jamais ce côté « crade et canaille ». Et toute la critique unanime louera Morand, Rebatet ou Céline, et daubera ce pauvre auteur des *Chemins de la liberté* — une très belle trilogie romanesque. Morand et Céline ont les mains rouges de sang. « *Ces youtres, c'est des vampires, des saloperies phénoménales, faut les renvoyer chez Hitler !* » (*Bagatelles pour un massacre*, p. 65), prochain republié, dès que Lucette (100 ans) aura rejoint le chat Bébert.

Car on oublie chez ces grands amateurs de la syntaxe et de l'inversion du génitif, particulièrement chez Rebatet, l'adoration pour les nazis et leur chef. Or on peut être un pamphlétaire extraordinaire et garder une pureté de style et de contenu : lisez donc Bernanos ! Depuis la publication du *Journal* de Drieu la Rochelle (1992), Antoine Gallimard a décidé d'honorer les décisions de publication de son père. Honorons donc, puisqu'il s'agit d'honneur. Et vomissons sur les merdes tièdes, Morand, Chardonne, Rebatet. »

## Bulletin des ARB 126

Le n° 126 met en lumière la contradiction des gens de gauche qui tirent à boulets rouges lorsque l'on évoque Brasillach, mais relaient les propos des pires antisémites. Ainsi, on lira, de Michel Ciardi : « Et si on parlait de la connivence de toute la gauche avec l'antisémite hitlérien Jean Genet ? » et de Jérôme Cortier : « Jean-Luc Mélenchon s'indigne sur Brasillach, mais publie l'appel de l'antisémite grec Mikis Theodorakis ». Cet article contient des propos dudit compositeur que l'on n'oserait même pas reproduire parce que la liberté d'expression est bien plus réduite en Belgique qu'en Suisse. À noter encore la longue analyse de « Notre avant-guerre » de Juan Asensio, un « conte d'Europe » d'Henri de Fersan, un poème de Joël Laloux : « Le voleur d'étincelles » et des bandes dessinées dont le personnage principal est... De Gaulle !

*Altair n°155, mars 2013*

## La rupture Steele-Denoël

Est-ce que cette atmosphère défavorable aurait pu provoquer le départ de l'Américain ? Personnellement je n'y crois pas, mais je m'interroge à propos d'un hebdomadaire conservateur, *L'Assaut*, dont Denoël avait, en août 1963, accepté la diffusion, et que Steele évoque à deux reprises : ce fut, dit-il, le motif de son départ.

Qu'était-ce donc que *L'Assaut*, dont le premier numéro parut le 13 septembre 1936 que, « grâce à la libéralité de M. Fabre-Luce (des deux cents familles et du Crédits Lyonnais) vient de paraître un nouvel hebdomadaire, *L'Assaut*. [...] Les plus éminentes personnalités qui composent la section d'Assaut levée par M. Fabre-Luce [...] sont MM. Pierre Frédéric, Bertrand de Jouvenel, Georges Blond et Robert Brasillach. »

Frédéric est un « obscur fasciste ». Jouvenel a servi Mussolini, Hitler, Doriot, Franco, et il est à présent « pensionné sur la cassette du comte de Paris ». Les hommes d'Assaut sont interchangeables : Blond et Brasillach sont aussi à *Candide*, à *L'Action Française*, à *Combat*... Il s'agit donc d'une querelle idéologique. *L'Assaut* est de droite, voilà tout. [...]

*Le Bulletin célinien n°348, janvier 2013*

## Éphémérides

**11 mars 1944** Début de la publication en feuilleton, dans l'hebdomadaire *Révolution nationale*, du septième roman de Robert Brasillach, *Six heures à perdre*.

*Éléments n°142, janvier-mars 2012*

## « Buena Vista social sex »

Un des mots qui évoquent si fortement l'indépendance d'esprit est de Brasillach à propos de *Huis clos* de Sartre : « C'est tout ce que je déteste, c'est admirable ».

*Éléments n° 125, été 2007*

## Brasillach-Katyn

Roger Bretscher et Robert Brasillach. Le massacre de Katyn. Archive INA  
Reportage de Roger Bretscher, dénonçant les « violences horribles », de la Guépéou au charnier de Katyn, suite à l'assassinat des officiers polonais, enregistré le 6 juillet 1943, en présence de Robert Brasillach et de François Brinon, ambassadeur de Vichy en zone occupée.

[http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/concordance/fiche.php?diffusion\\_id=66829](http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/concordance/fiche.php?diffusion_id=66829)

## Auteurs oubliés ...

« Quelques exemples d'auteurs oubliés ou peu étudiés : *Aucune thèse* sur Henri Béraud, Robert Brasillach, Francis Carco, Jacques Chardonne, Roland Dorgelès, Panaït Istrati, Jacques de Lacretelle, Raymond Radiguet (mais une thèse en stylistique). *Une seule thèse* sur Georges Limbour, Pierre Mac Orlan, Charles-Ferdinand Ramuz. »

Tel est le constat qui fut établi dans une étude publiée en 2004 sur les thèses consacrées en France aux romanciers français, en cours au début des années 2000<sup>1</sup>. *A contrario*, quatre-vingt-cinq thèses étaient alors en préparation sur Marcel Proust, quarante-neuf sur Marguerite Duras, trente-quatre sur Jean Giono et... Jean-Marie Clézio ! vingt-et-une sur Louis Aragon et Louis-Ferdinand Céline, dont on aurait pu penser qu'ils attireraient encore plus les étudiants, quatorze sur Alain Robbe-Grillet, Beckett et Colette, etc. À l'ostracisme frappant les auteurs épurés Béraud, Brasillach et Chardonne, que confirment à la fois le décompte des thèses soutenues de 1990 à 1999<sup>2</sup> et une consultation récente du fichier des thèses (soutenues et en cours)<sup>3</sup>, s'ajoute l'incertitude par les auteurs de l'entre-deux guerres, puisque, sur cent sept romanciers dénombrés par les auteurs de l'étude à partir d'un manuel d'histoire littéraire et d'un guide du roman de la première moitié du siècle dernier<sup>4</sup>, cinquante-six (52%) ne faisaient l'objet d'aucune thèse, vingt-et-un (19,6%) d'une seule thèse.

*Cahiers Henri Béraud XXX*, automne 2012

## Le martyr de l'obèse (Horvath, 1981)

Préface, par Jacques MARTIN (Producteur de télévision)

(...) Béraud avait le corps de Falstaff, mais l'âme de Roméo.

Hélas pour lui, la chair l'emporta sur l'esprit et il se retrouva Harpagon malgré lui d'une tendresse qu'il emmagasinait faute de ne trouver personne qui fût digne de la recevoir.

Ce béraud-là qui a dû pleurer des nuits entières en apprenant le suicide de Salengro, ce Béraud, qui en voulait à tout le monde, et même à l'Angleterre, ce faux bon vivant avait une âme qui s'exprime tout entière dans le *Martyre de l'obèse* que j'ai l'immodestie, lecteurs, de préfacer au nom d'une confraternité des « taulards de la graisse », pénitencier dont je me suis évadé il y a quelques mois seulement.

Les « Business-book » du côté de chez Plon, les Scudery de la chose écrite, les « trouduc » de l'exégèse vous diront que *la princesse de Clèves* est le grand roman d'amour de la littérature française. Connards... le plus grand roman d'amour de la littérature française, c'est le *Martyre de l'obèse* qui précède d'une encolure le *comme le temps passe* de cette « malheureuse » Robert Brasillach. (...)

*Cahiers Henri Béraud VI*

<sup>1</sup> « Les fichiers des thèses en cours : thèses sur le roman », par Marie Gil, Maya Lavault et Stéphanie Smadja, *La Traversée des thèses : bilan de la recherche doctorale en littérature française du XXI<sup>e</sup> siècle*, Didier Alexandre/Michel Collot/Jean-Yves Guérin/Michel Murat, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, annexe 3, p. 231 ; ouvrage en partie disponible sur « Google Books ».

<sup>2</sup> Aucune thèse pour le trio Béraud-Brasillach-Chardonne, ainsi que pour Carco, Dorgelès, Istrati, Lacretelle et Radiguet, deux pour Limbour, Mac Orlan, aucun pour Ramuz ; quarante-quatre pour Proust, vingt-neuf pour Duras, vingt-sept pour Giono, etc.

<sup>3</sup> Toujours aucune thèse en préparation sur Béraud et Brasillach, une pour Chardonne (soutenue en juin 2010 à Lyon II) ; cf. [www.theses.fr/](http://www.theses.fr/) (base de données en ligne consultée le 30 juillet 2012). D'après l'indispensable *Bibliographie générale des droites françaises* d'Alain de Benoist, un sujet de thèse de doctorat nouveau régime aurait été déposé en 1995 par Jean-Christophe Leroux à l'Institut d'études politiques de Paris sous le titre « Henri Béraud (1884-1958) écrivain et journaliste ». Cette thèse ne semble pas avoir été soutenue.

<sup>4</sup> Mitterand (Henri), *Littérature. Textes et documents*, Paris, Nathan, 1992 ; Prince (Gerald), *Guide du roman de langue française (1901-1950)*, New York/Oxford, Lanham/University Presse of America, 2002.

# Les écrivains français et la tentation fasciste

Les historiens d'aujourd'hui en discutent.  
Les réalités de l'époque sont-elle discernables ?  
Tentative de retour aux sources.

PAR COLLETTA BERNARDI

La question du « fascisme français » est un véritable serpent de mer dans l'historiographie hexagonale et une pierre d'achoppement avec son homologue anglo-saxonne. En 2007, Serge Berstein soulignait « l'impasse dans laquelle se trouve engagée la discussion sur le fascisme français<sup>(1)</sup> ». Point de « débat scientifique » mais un « dialogue de sourds ». Au cœur de cette controverse, se pose la question des critères qu'il faudrait retenir pour qualifier ou non de « fasciste » les acteurs individuels ou collectifs de la période. Ajoutons-y la question de l'audience du fascisme dans la France de l'entre-deux-guerres. Elle est

considérée par ce courant, héritier de René Rémond, comme marginale et dans un article de 1984, Serge Berstein avait parlé d'une « France des années trente allergique au fascisme ». Pour nombre de chercheurs anglo-saxons, rejoints dans ce combat par des spécialistes français de science politique, non seulement la question des critères est centrale mais il serait donc parfaitement erroné de parler d'une « allergie française » qu'un ouvrage collectif patronné par Michel Dobry présente comme un « mythe<sup>(2)</sup> ». Le fascisme serait au contraire présent

et puissant en France, irriguant les « non-conformistes des années trente » à la recherche d'une « troisième voie ». On trouve ici l'empreinte de Zeev Sternhell qui, dans un ouvrage intitulé *Ni droite ni gauche* paru en 1983, mettait en parallèle notamment Thierry Maulnier, Emmanuel Mounier ou Bertrand de Jouvenel. Il n'y aurait donc point d'exception française et Roger Griffin invite à en finir avec une « guerre de position » et à aborder l'histoire du « fascisme français » à l'aune du « nouveau consensus » forgé par l'historiographie anglo-saxonne<sup>(3)</sup>. Un « nouveau consensus », fondé sur la définition d'un fascisme générique, méthode qui n'est pas sans risques, comme l'a montré Emilio Gentile<sup>(4)</sup>.

Dans cette controverse sur le « fascisme français », si les figures et les groupements politiques sont régulièrement convoqués (en particulier les ligues), les écrivains sont

aussi un acteur de première importance. Comme l'a souligné Philippe Burrin dans *Le Débat* en novembre 1984, « la France [est] dans le champ magnétique » des fascismes dans la France des années trente et les écrivains n'y échappent pas.

Il existe donc, comme l'avait souligné Pierre-Marie Dioudonnat à propos des maurrassiens de l'hebdomadaire *Je suis partout*, une « tentation fasciste » d'une partie des écrivains français dans la France des années trente. Le symbole en est Pierre Drieu la Rochelle, récemment réédité dans la Bibliothèque de la Pléiade. Le cas de Robert Brasillach est aussi bien connu. Son attirance pour le fascisme durant les années trente a comme matrice principale l'aire latine. Catalan d'origine, il marque sa sympathie pour l'Italie mussolinienne et la Phalange de José Antonio Primo de Rivera. Mais ce maurrassien d'origine éprouve aussi une fascination pour

*Drieu dans la Pléiade, Céline aussi ; Brasillach, Fontenoy, Fernandez en biographies ; que d'étonnants retours !*

les « cathédrales de lumière » de Nuremberg. Comme chez Drieu, le fascisme irrigue les livres de Brasillach, de certains de ses romans comme *Les Sept Couleurs* à ses *Mémoires, Notre avant-guerre*. Brasillach se réclame d'un « esprit fasciste » conjugué au pluriel de la « génération » et entendu comme « le refus d'être les gladiateurs de la bourgeoisie et du conservatisme ». D'un fascisme en même temps daté à l'heure où la guerre est déclenchée : « Mais il semble loin aujourd'hui, le temps où rayonnait pour nous, hier encore, le fascisme immense et rouge, avec les chants, les défilés, la conquête du pouvoir, José Antonio, la jeunesse virile, la nation. Quand tout cela reviendrait-il ?<sup>(5)</sup> »

Cette citation, aussi connue soit-elle, est emblématique. Elle signifie l'engagement de ce que Brasillach appelle lui-même une « relève ». Une relève où il joue un rôle



Affiche de propagande de l'Italie fasciste. Le caractère jeune, dynamique, moderne et martial du mouvement exerce une fascination évidente sur nombre d'écrivains français.



Robert Brasillach (1909-1945). Ex-maurreassien attiré par les versions latines du fascisme, mais encore inquiet devant le modèle allemand.

éminent mais qui le dépasse comme acteur individuel et renvoie à l'Action française et aux publications de la Jeune Droite (*Combat* et *L'Insurgé*). C'est là que, sous la houlette de Thierry Maulnier et de Jean de Fabrègues, Maurice Blanchot, Claude Roy ou Jacques Laurent font (parmi d'autres) leurs premières armes. En 1936-1937, à l'heure du Front populaire triomphant, ces organes sont un laboratoire instructif d'un « fascisme français » qui se cherche, y compris des devanciers (en hommage au Cercle Proudhon, Pierre Andreu intitule un article de *Combat* de février 1936 « Fascisme 1913 »). Le fascisme est ici analysé et discuté dans ses « réalités positives » (Pierre Monnier) et se voit appréhendé autrement que sous la forme d'un « esprit » ou d'une forme d'esthétisation de la politique. Il est envisagé comme une réponse à une situation française qui, depuis le 6 février 1934, inspire à ces jeunes gens un dégoût profond; sans compter avec leur volonté de règlement de comptes avec la bourgeoisie et la droite française. À l'heure où l'écrivain belge Robert Poulet est salué bruyamment par Claude Roy pour son ouvrage *La Révolution est à droite* et où le terme de « révolution nationale » est communément employé, il s'agit de savoir avec qui cette dernière peut être conduite. Jean de Fabrègues (présent dans l'organigramme du parti populaire français avant la guerre) est catégorique dans *Combat* en avril 1936:

« Il n'y a plus de droite française », celle-ci étant dominée par des « imposteurs ». Il n'y a donc « pas de révolution nationale possible avec les partis, les hommes, les programmes qu'on nous offre. »

La Révolution nationale projetée renvoie-t-elle au fascisme? S'agit-il en l'espèce d'une vision esthétique ou existentielle? d'un type d'organisation politique visant à la conquête du pouvoir? d'un régime politique particulier? Robert Poulet s'en tire par une pirouette en marquant ses distances avec les « doctrines » et les « méthodes de la révolution italienne » mais en voulant bien être considéré comme « fasciste » si « fascisme signifie rénovation nationale, santé sociale, ordre, nation, autorité, organisation des métiers, libération de la personne [...] »<sup>(6)</sup>. Thierry

*Avant 1939, les jeunes droites intellectuelles manifestent leur crainte de la puissance allemande*

Maulnier va plus loin. En janvier 1936, il pose crûment dans *la Revue universelle* la question du « fascisme » et de « son avenir en France » pour conclure par la négative. En décembre 1938, dans ses « Notes sur le fascisme » parues dans *Combat*, Maulnier

prend davantage ses distances avec le fascisme italien dont il déplore l'alignement sur l'Allemagne, l'évolution de la politique intérieure marquée

par la « soumission à l'État de la personne humaine » et une politique extérieure anti-française. Enfin, dans la série d'articles réunis en volume dans *La France, la guerre et la paix*, il marque clairement la distance qui sépare son projet de « troisième voie » des « mythes totalitaires ». Pour ce groupe, il y a bien eu tentation fasciste, une tentation qui n'a pas seulement été esquissée mais dont les termes ont été posés, pour y

## Mussolini et le fascisme

Le fascisme fut un phénomène très sérieux, qui voulait puiser ses lettres de noblesse et ses références en opposition aux valeurs courantes. Gramsci le premier a mis en garde contre une schématisation selon laquelle le fascisme n'a été d'un bout à l'autre que le suppôt de la réaction et du capital, auxquels il dut son triomphe, puis sa perte. Voir les choses en ces termes signifie négliger l'originalité indéniable et, par maints aspects, la primauté du fascisme italien parmi les mouvements antidémocratiques du <sup>xx</sup>e siècle [...].

Pragmatisme, dynamisme, opportunisme, instinct sûr du pouvoir, passion extérieure et calcul intérieur sont les ressorts du futur Duce. L'idéologie, elle, n'est que le strapontin de son ascension. Pourtant, le Mussolini ancien socialiste, devenu au sens propre national-socialiste, ne se démentira pas tout au long de son histoire politique. À aucun moment il ne sera un réactionnaire, ni même un conservateur intégral [...].

Mussolini entrera dans le conflit mondial, en 1940, en misant sur une paix de compromis, à la munichoise, entre Hitler et

les démocraties, dans l'illusion qu'un succès même partiel pourra lui permettre d'asseoir définitivement le régime et de « fasciser » une fois pour toutes l'Italie: pari

absurde et perdu dès les premiers jours de guerre, car le pays profond ne suit pas, à l'inverse de ce qui s'était passé en 1915. Il reviendra à l'option républicaine, étatique, anticapitaliste, en devenant l'otage quasiment impuissant des bandes noires ressuscitées, « la vieille, fidèle garde de la révolution fasciste » dans le triste épilogue de la guerre civile (septembre 1943-avril 1945) et de la République sociale de Salò. [...] Ceci dit, il ne faut pas confondre Salò avec



n'importe quel appendice collaborationniste. S'il est vrai qu'il n'aurait pu se maintenir pendant dix-huit mois sans le soutien militaire des Allemands, on ne peut pas parler d'un régime plaqué sur l'idéologie hitlérienne. Ses racines étaient certes extrémistes, mais intégralement italiennes et fascistes.

Maurizio Serra, *Malaparte, vies et légendes*, Grasset, 2011, p. 92-95.

## Drieu la Rochelle

Il vit sombrer les deux espoirs qu'il nourrissait obstinément depuis dix ans : voir naître une Europe fasciste, et voir le fascisme devenir intelligent. Il vit arriver le moment où il cesserait d'être « *couvert de femmes* ». Du moins le crut-il, de part et d'autre. Il en résulta que cet homme qui ne mettait rien au-dessus de l'énergie perdit le peu qu'il en avait. À partir de 1938, il fut triste. Triste et actif, triste et agité, jusqu'au jour où l'abandonna, à l'intérieur et à l'extérieur, la force qui l'avait poussé vers la vérité, et, d'un même mouvement, vers le plaisir. Je n'ai vraiment connu Pierre Drieu qu'au cours de cette crise ; mais je me demande si auparavant je l'aurais supporté. Ce fut longtemps, si j'en crois les témoins, un dandy à la fois timide et insolent, ballotté entre le fulgurant et l'infantile, sûr de sa pensée et tout à fait incertain de l'effet produit, ce dont il s'accommodait en abrégeant à l'extrême tous les rites sociaux.

Le destin lui avait confié la mission de rappeler aux Occidentaux quelques vérités qu'ils avaient perdues de vue et qui pouvaient leur épargner d'assez meurtrières sottises. Mais le sage venu d'une Thulé ethnographique ou idéologique se trouvait inséparable d'un adolescent d'abord avide, ensuite blasé, toujours dans une note sobrement passionnée qui fit qu'on ne savait jamais s'il comptait aller causer de choses et d'autres ou se faire sauter le caisson.

Extraordinairement sensible aux images et surtout aux pensées nationales. L'homme le plus foncièrement patriote que j'aie connu. Seulement réfractaire aux poncifs, aux formules, écœuré par les cocoricos. Très sensible à l'honneur, notion qui lui paraissait dénuée de sens en politique.

Robert Poulet

*Le Caléidoscope,*  
*L'Âge d'Homme,*  
Lausanne, 1982.



répondre, de Fabrègues à Maulnier par la négative, au nom du refus de la toute-puissance de l'État. Chez ces écrivains, marqués par le maurrassisme, cet enseignement a sur ce point servi de garde-fou après d'ailleurs que Maurras lui-même eut marqué son agacement devant certains articles de *L'Insurgé*. Un Maurras à l'occasion du jubilé littéraire duquel Ramon Fernandez proclame, en janvier 1937 dans *La Revue universelle*, la « *différence de nature* » qu'il voit entre sa doctrine et le fascisme, différence renvoyant à la source de la légitimité, héréditaire et traditionnelle chez le Martégal, populaire pour le second.

À la différence de la Jeune Droite, *Je suis partout* cultive au contraire son appartenance au fascisme durant les années qui

précèdent immédiatement le second conflit mondial. Pour cette équipe, dominée par la figure de Pierre Gaxotte mais où Brasillach est accompagné par Lucien Rebatet, il ne s'agit pas seulement de construire un fascisme français.

Un fascisme français dont on cherche d'ailleurs qui pourrait l'incarner, Doriot suscitant des réserves. En parallèle de la dénonciation d'une France jugée en décomposition, l'hebdomadaire multiplie les reportages sur des partis et des dirigeants étrangers (Codreanu en Roumanie, Degrelle en Belgique) qui fascinent une équipe à la recherche de modèles. Ajoutons encore son souci de promouvoir, à l'instar du communisme, une « ligne » fasciste et internationale. Chez ces hommes, formés à *L'Action française* et qui y collaborent encore, des pans entiers du projet maurrassien sont abandonnés : la référence monarchiste, la centralité française du nationalisme ou encore la germanophobie.

Le traitement différencié des pamphlets antisémites de Céline entre la Jeune Droite et *Je suis partout* est sur ces points



En 1936, le plus insurgé des jeunes intellectuels est alors Thierry Maulnier (au centre). À gauche, Maurice Bardèche, à droite, Georges Blond.

significatif. À propos de *Bagatelles pour un massacre* sorti en décembre 1937, René Vincent exprime dans *Combat* en mars 1938 d'importantes réserves sur le style de l'auteur assimilé à une « *scatologie ignoble et visqueuse* ». Sur le fond, le livre de Céline ne serait qu'un « roman » là où il faudrait des « faits objectifs », ce qui le conduit à renvoyer à Édouard Drumont, célébré quelques années plus tôt par Georges Bernanos dans *La grande peur des biens pensants*. À l'inverse, Lucien Rebatet laisse libre cours à son admiration dans *Je suis partout* le 21 janvier 1938 : « *Dire que nous l'avons lu ne signifie rien. Nous le récitons, nos le clamons.* » L'accueil réservé à *L'École des cadavres* publié en novembre 1938 est beaucoup plus frais à *Je suis partout*. D'abord parce que Céline ridiculise Maurras, sa « *latinissime doctrine* » et sa « *peur* » du racisme. Ensuite parce qu'il réclame une « *alliance franco-allemande* » et une « *Confédération des États aryens d'Europe* ». L'équipe de *Je suis partout*, qui conserve des liens avec *L'Action française*, ne peut rester sans réagir. Robert Brasillach, dans un « *articlelet*<sup>(7)</sup> » juge de « *fort mauvais goût* » la mise en cause de Maurras et refuse l'« *alliance franco-allemande* » : Céline est considéré comme un « *désespéré* » qui ne croit pas à la « *résurrection de son pays* ».

Il y a bien une aspiration à une Révolution nationale chez des écrivains français des années trente, en particulier dans la nébuleuse maurrassienne. Peut-elle s'apparenter à une tentation fasciste même si



Lucien Rebatet (1903-1972). Polémiste de grande race, il n'attire pas encore les regards vers 1936. Il faudra pour cela attendre Les Décombres, c'est-à-dire l'année 1942.

le plus souvent le terme n'est pas prononcé, si ce n'est chez les francistes de Bucard qui, très minoritaires, n'attirent guère les écrivains ? Trancher ce débat implique de s'accorder sur la définition de cette révolution nationale où, parmi les influences extérieures, il faudrait donner toute sa place au salazarisme, bien différent du fascisme. Parler de fascisme en France implique aussi de se demander quelle réalisation politique il pourrait prendre dans la France des années 1930. Constatons que si la crise du pays est polymorphe et profonde et que si son impuissance en matière extérieure est connue, le régime tertio-républicain, malgré le rejet qu'il suscite chez ces écrivains, reste solide. Après la crise de Munich de septembre 1938, la crise du parti populaire français rend caduques les espoirs d'un « fascisme français » construit sur cette base tandis que le parti social français de La Rocque se développe en tablant sur son intégration au système. Beaucoup s'en rendent compte, à l'instar du jeune Jacques Laurent qui commente dans *Combat*, en juin 1939, les faibles perspectives d'une révolution nationale : « Personne ne pense d'ailleurs plus à la faire. Les théoriciens du coup de force organisent des banquets et les "jeunes trublions" des ligues de naguère regardent sans enthousiasme les plus acharnés d'entre eux vendre des journaux le dimanche aux portes des églises : ultime activité. » ■

1. Serge Berstein, « Pour en finir avec un dialogue de sourds. À propos du fascisme français », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 96, juillet-septembre 2007, p. 243.
2. Michel Dobry (dir.), *Le Mythe de l'allergie française au fascisme*, Albin Michel, 2003.
3. Roger Griffin, « "Consensus? Quel consensus?" Perspectives pour une meilleure entente entre spécialistes francophones et anglophones du fascisme », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 108, octobre-décembre 2010, p. 69.
4. *Qu'est-ce que le fascisme? Histoire et interprétation*, Gallimard, 2004, p. 119-122.
5. Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, Plon, 1941, Livre de poche, p. 444 et p. 446-447.
6. Robert Poulet, *La Révolution est à droite*, Denoël, 1934, p. 185.
7. Robert Belot, *Lucien Rebatet, un itinéraire fasciste*, Seuil, 1994, p. 213. Et plus largement, p. 208-213.

## Olivier Dard

● Olivier Dard est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Lorraine, site de Metz. En 2011, il a dirigé *Le Corporatisme dans l'aire francophone* aux éditions Peter Lang. Il vient de publier une réédition du livre de Georges Valois, *L'homme contre l'argent. Souvenirs de dix ans 1918-1928*, Presses Universitaires du Septentrion, 2012. En octobre 2012, Olivier Dard va publier *La Synarchie*, aux éditions Perrin, collection Tempus. Il s'agit de la réédition augmentée et actualisée du livre publié en 1998 chez Perrin, *La synarchie, le mythe du complot permanent*. Toujours en octobre, va sortir aux Presses Universitaires du Septentrion un ouvrage collectif codirigé par Olivier Dard, intitulé *Maurrassisme et littérature. L'Action française. Culture, société, politique IV*, avec les collaborations de Michel Leymarie et Jean-Yves Guérin.

## Georges Bernanos par Roger Nimier

Au départ, nous trouvons un solide Camelot du roi, dont le père lisait Drumont et qui, lui-même, s'enchantait de Léon Daudet. Or, les Camelots du roi, en 1910, étaient la première bande révolutionnaire d'Europe. C'étaient des garçons « de tous les milieux », comme on dit, qui s'étaient habitués à la prison et considéraient la république comme un grand désordre général ; ils voulaient l'accentuer, pour en guérir la France, par mille désordres particuliers. Donc voilà un factieux, qui fera la guerre dans la cavalerie, une tête chaude, mais un ligueur d'Action française très respectueux de ses chefs. Puis il les quittera car il sentira qu'ils ne « descendront pas dans la rue », comme ils le promettaient, et, après tout, les théories du nationalisme, il s'en moque passablement, elles ne lui servent à rien. En plus, c'est un vrai catholique, de vieille race chrétienne, habitué à parler du Bon Dieu plutôt que du Seigneur. Quant à sa rupture éclatante avec Maurras<sup>(1)</sup>, il a fallu la guerre d'Espagne pour provoquer ce choc. Bernanos était aux Baléares. Ce n'était pas un grand champ de bataille. Mais il va assister à une des premières épurations de l'époque : le règne de la peur, les exécutions sommaires, hasardeuses, les délations et jusqu'à un petit curé qui distribue les absolutions, les pieds noyés dans le sang. Or, il avait appris,

en catholique et en monarchiste, à détester M. Thiers, le fusilleur de la Commune, à mépriser Clemenceau qui avait donné l'ordre de tirer sur les grévistes. Donc, il ne pouvait pas marcher dans cette affaire. [...] Voilà pourquoi *La Grande Peur des bien-pensants*



et *Les Grands Cimetières sous la Lune* sont deux livres qui ont le même enracinement. L'un décrivait un homme de vieille race française, tout à fait oublié, tout à fait démodé, sous une doctrine un peu simpliste, mais qu'animait un véritable sentiment de liberté : l'horreur des tyrans étrangers et du règne de l'argent. Drumont, dénonçant la lâcheté des aristocrates qui s'alliaient aux filles de banquiers, c'était un peu la voix de tous les Chouans, les pauvres types du royalisme, ballottés d'ingratitude en ingratitude. À Majorque,

devant les sanglantes épurations du fascisme, Bernanos n'y tient plus. Il trouve l'occasion de réconcilier Drumont et Péguy en disant : ceux-là auraient parlé. Il se rappelle que tous les deux avaient haï Galliffet, M. Thiers. Ils auraient haï Franco.

Roger Nimier,

*Le Grand d'Espagne*,

La Table Ronde, 1950, Folio, 1975.

1. Il s'était éloigné de L'Action française depuis 1919.

# Les soldats de la classe 60

C'est une histoire qui reste à étudier et à comprendre. À son origine ou presque, une curieuse "Lettre" écrite jadis en prison.

PAR PAULINE BECOUÏTE

C'est une histoire qui n'a pas encore été étudiée ni racontée, celle du néo-nationalisme des années 1960 en France, incarné par la revue *Europe Action* et la Fédération des Étudiants nationalistes (FEN). Sans doute la raison est-elle que l'on manque encore de recul et que bien des acteurs sont encore actifs dans des voies très différentes de celles de leur jeunesse. Récemment, Alain de Benoist, maître à penser de la Nouvelle Droite, dans son livre *Mémoire vive*, a rapporté ses propres souvenirs<sup>(1)</sup>. Dominique Venner l'avait fait de son côté, de façon allusive, dans *Le Cœur rebelle*, mêlant son itinéraire personnel avant, pendant et après la guerre d'Algérie, la prison et



Robert Brasillach à son procès, le 19 janvier 1945. Durant cette épreuve, le romancier du bonheur nostalgique hascule dans une grandeur tragique qui culminera avec son exécution le matin du 6 février 1945. Dans les semaines précédentes, en prison, il a rédigé sa Lettre à un soldat de la classe 60 qui trouvera un écho inattendu quinze après.

l'aventure d'Europe Action<sup>(2)</sup>. Oublions les pesantes et fantaisistes «enquêtes» d'auteurs spécialisés dans la dénonciation d'imaginaires résurgences d'un «fascisme» mort et bien mort depuis 1945.

Parmi les dossiers de procès en sorcellerie, l'un des plus venimeux réservait pourtant quelques surprises. Ce travail complètement oublié fut réalisé par un collectif trotskiste à une époque où ce groupe avait entrepris de sonner le tocsin contre le Front national<sup>(3)</sup>. Puisant dans des dossiers de police mis à leur disposition, certains auteurs de ce collectif se sont montrés moins obtus que d'autres. Plusieurs indices laissent même supposer qu'ils avaient bénéficié des informations d'une «taupe» introduite dans un milieu proche de la Nouvelle Droite. Certaines informations sont en effet trop personnalisées pour provenir des seules archives policières.

Si l'on suit cette «enquête», tout a commencé longtemps avant les années 1960, précisément à la prison de Fresnes, fin 1944, dans la cellule d'un futur condamné à mort, Robert Brasillach<sup>(4)</sup>. Sur sa table, l'écrivain rédige des poèmes élégiaques et une lettre pathétique: «Lettre à un soldat de la classe 60»<sup>(5)</sup>. Dès les premières lignes, il dévoile son projet: «N'est-ce une lettre que j'ai commencé ici ou des notes sans grande suite? Il me semble que c'est une lettre, puisque à chaque ligne que j'écrivais, je voyais le visage d'un petit garçon de quatre ans, qui est né lorsque les troupes allemandes débarquaient en Norvège, prélude de la grande offensive de 1940. [...] Il aura vingt ans en 1960. En argot de l'armée, cela s'appelle la classe 60. [...] Le fascisme, la France et l'Allemagne seront-ils encore des éléments de l'univers même hypothétique? Je n'en sais rien. [...] N'importe. C'est en pensant à ce petit garçon que j'écris ces pages à propos de la guerre et au milieu d'une prison.»

Quel jugement ce petit garçon pourra-t-il porter, quinze ans plus tard, sur son engagement et ses espérances? Telle est la question qui tourmente Robert Brasillach. Et de rappeler ce que fut son espérance politique: «Le fascisme, il y a bien longtemps que nous avons pensé que c'était une poésie, et la poésie même du XX<sup>e</sup> siècle (avec le communisme sans doute). Je me dis que cela ne peut pas mourir. Les petits enfants qui seront des garçons de vingt ans, plus tard, apprendront avec un sombre émerveillement l'existence de cette exaltation de millions d'hommes, les camps de jeunesse, la gloire du passé, les défilés, les cathédrales de lumière, les héros frappés au combat, l'amitié entre jeunes de toutes les nations réveillées, José Antonio, le fascisme immense et rouge...»

Que tout ce qui a donné un sens à sa propre vie pourrait ne plus en avoir pour les générations futures, telle est l'angoisse de Robert Brasillach. Il veut espérer que, par-delà sa propre mort subsistera quelque



Avril 1955. Vingt ans dans les Aurès... Retour d'une embuscade nocturne. Sur la poltrone, "notre petite copine", la MAT 49, pistolet-mitrailleur alors en service.



chose qui ne s'éteindra pas. Son texte achevé, il est jugé le 19 janvier 1945, condamné à mort et exécuté dans le froid matin du 6 février. Une fois jeté sous terre, son nom est voué pour longtemps à l'oubli et aux insultes...

Quinze ans s'écourent. Nous sommes à Paris en 1960. Ainsi que le disent les auteurs du gros pensum trotskiste évoqué plus haut, dans les lycées et les universités, un petit groupe d'étudiants que l'on appelle « activistes » travaillent à la rédaction d'un texte voué bientôt à une brève célébrité sous le nom de « Manifeste de la classe 60 » ! Dès les premières lignes, le ton est donné et beaucoup mieux que ne le disent les tâcherons du collectif trotskiste qui ont sans doute travaillé de seconde main. Au verso de la couverture (orange) figure en effet une longue citation de Robert Brasillach extraite de son Procès de Jeanne d'Arc (1932):

*« Dans un temps qui est un temps d'acceptation générale et de soumission, Jeanne nous propose, avec ce sourire, la magnifique vertu d'insolence. [...] Il n'est pas de vertu dont nous ayons plus besoin aujourd'hui... »*<sup>(6)</sup>. Et, pour qu'il ne subsiste pas de doute, il est précisé en dessous que ces lignes ont pour auteur celui de la « Lettre à un soldat de la classe 60 ».

Revenons maintenant au volume du collectif trotskiste et à ses interprétations: « Par quel prodige l'improbable s'est-il réalisé? Comment, par-delà la mort, une génération de jeunes militants nationalistes, au demeurant sortis de nulle part, a-t-elle pu répondre présent à l'appel que lui lançait un poète maudit du fond de sa cellule? C'est à cette question qu'il nous faut à présent apporter une réponse pour comprendre qui sont ces « soldats de la classe 60 » qui, un jour, plus tard, beaucoup plus tard, seront les véritables maîtres d'œuvre d'une réémergence de l'extrême droite en France qu'incarnera le Front national<sup>(7)</sup>. »

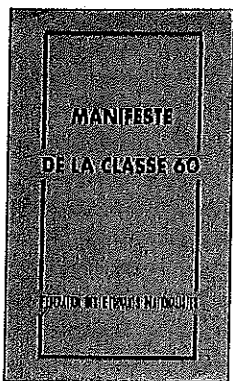
Pour trouver la réponse attendue, il faut filer jusqu'à la page 115, au début d'un cha-

pitre, dont on va se trouver contraint de citer quelques longs passages pas toujours mal ficelés au demeurant: « La prison, en enfermant les corps, libère les esprits. Pour paradoxal qu'il puisse être, le fait est avéré. [...] Au début de 1961, un jeune homme de vingt-quatre ans en connaît l'expérience. Il s'est fait le physique de ses idées. [...] Il ressemble aux parachutistes qu'il a [connu] quatre ans plus tôt en Algérie, à ces guerriers que trente-cinq ans après il célèbre encore en les décrivant comme « des mutants, souples, maigres et bronzés, le regard lointain éclairé par la guerre; chantant des refrains beaux et graves venus de Germanie, silencieux, forts, indifférents<sup>(8)</sup>. » Tel apparaît Dominique Venner dans la cellule de la prison de la Santé où l'ont conduit son militantisme pro-Algérie française au sein de Jeune Nation, et surtout son activisme terroriste au sein de l'OAS alors nais-

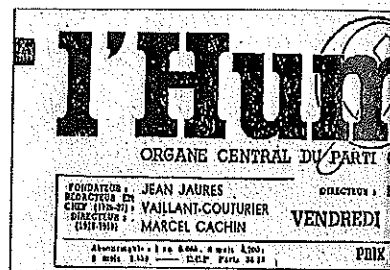
sante<sup>(9)</sup>. » Quel lien avec l'évocation initiale de Brasillach? On va l'apprendre rapidement: « Quinze ans après que fut écrite d'une autre prison, celle de Fresnes, « La Lettre à un soldat de la classe 60 », voilà où Robert Brasillach a entraîné ceux qui, par-delà la mort, ont décidé de répondre à son appel. Tout comme hier – la fin de l'illusion fasciste –, la défaite d'aujourd'hui, non pas militaire, mais politique, de la France en Algérie [...] commandait, plus que de dresser un bilan, d'opérer une profonde remise en cause politique. C'est à cette tâche que Dominique Venner était désormais bien décidé à s'employer. »

La démonstration se poursuit de la sorte sur plusieurs pages. Abrégeons pour retenir l'essentiel qui ne semble pas complètement idiot<sup>(10)</sup>. L'auteur trace tout d'abord un portrait psychologique de Dominique Venner. Il est, dit-il « ce qu'il est convenu d'appeler un mutant politique. L'extrême droite est souvent peuplée de ces intellectuels autoproclamés, de ces écrivains à compte d'auteur, de ces faux savants qui sont de vrais fous.

[...] Avec Vermer on a affaire à une trajectoire personnelle différente et somme toute très originale. Sa vie est en effet un long cheminement qui le conduit de l'action « subpolitique » à la réflexion « métapolitique ». Au départ, il est l'antithèse même d'un intellectuel. Jeune homme bouillant, aventurier dans l'âme, épris d'action, [...] il se porte volontaire pour l'Algérie dès 1954, alors qu'il n'est âgé que de dix-neuf ans. [...] C'est en 1956 que, tenaillé par le démon politique, il quitte l'armée pour rentrer en métropole, car il est convaincu, non sans raison d'ailleurs, que « c'est à Paris et à Paris seulement que serait gagnée ou perdue la guerre d'Algérie et que c'était là qu'il fallait se battre ». [...] Il commence à fréquenter assidûment les groupes activistes [...] qui sont bien en peine de lui apporter la culture politique qui lui fait encore défaut. [...] Cette culture politique [...], il se met à l'acquiescer seul. »



*Il se livre à un exercice auquel bien peu s'étaient essayés: il entreprend de lire l'"ennemi" (et d'abord Lénine)*



Un jour, on se retrouve épinglé en première page du Journal de l'ennemi, au hasard de pugilats hautement intellectuels.

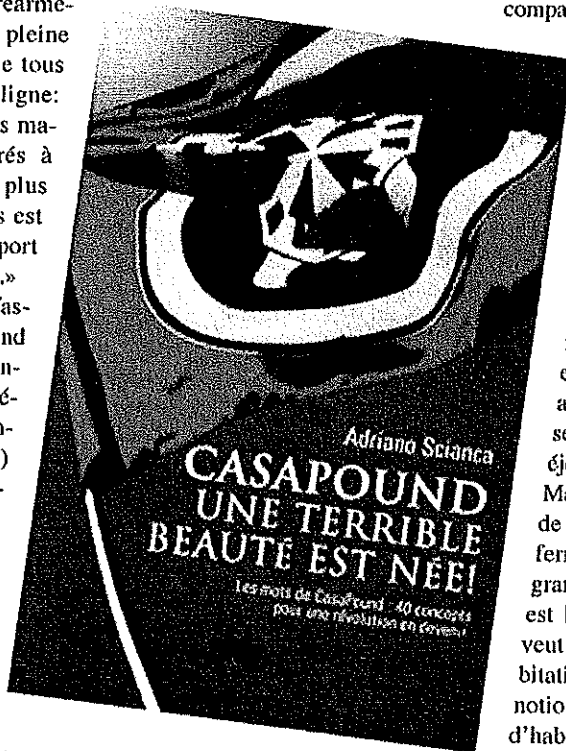
L'auteur du texte que nous citons reprend ensuite ce que Venner a écrit lui-même à ce sujet dans *Le Cœur rebelle*. Il ajoute cependant ce commentaire: « Il se livre à un exercice auquel bien peu, dans l'extrême droite, s'étaient essayés avant lui: il entreprend de lire l'"ennemi". Sur sa lancée, le voilà bientôt qui dévore *Le Fil de l'épée* de De Gaulle. Le voilà qui étudie la révolution bolchevique de 1917 à travers les récits et réflexions de celui

## 'CASA POUND, UNE TERRIBLE BEAUTÉ EST NÉE'

Georges Hupin

Le titre de son beau livre, Adriano Scianca l'a emprunté au poète irlandais Yeats, qui a poussé ce cri «A terrible beauty is born», après le sacrifice héroïque de Patrick Pearse et de ses compagnons, à Pâques 1916. Nos amis de Casa Pound sont bien conscients que notre situation à nous Européens n'est en rien moins tragique que le lent génocide que les Anglais ont fait durant des siècles subir aux Irlandais. Ce n'est toutefois pas le signal de la révolte armée qu'ils sonnent, mais simplement celui du réarmement. Un réarmement en pleine campagne, sur le terrain de tous les jours, car l'auteur souligne: «Nous sommes comme des marins en pleine mer affairés à rendre notre embarcation plus apte à naviguer. Il ne nous est pas possible de rentrer au port pour la reconstruire à terre.» Image tutélaire pour le fascisme italien, Ezra Pound (1885-1972) est une personnalité dynamique. Son généreux rayonnement a influencé Yeats (1865-1939) autant qu'il lui a emprunté. Contemplatif actif, il proclamait que la seule culture qu'il reconnaisse est celle des idées qui deviennent de l'action. Il admettait pourtant que l'orthopraxie doit précéder l'orthodoxie et il aimait Mussolini qui assurait : «Le fascisme est d'abord action avant d'être une doctrine.» Pour Adriano Scianca, on ne découvre pas Casa Pound, on y revient comme si on y avait toujours été, comme à une part de soi-même dans laquelle on se reconnaît. L'objet de son livre est de situer plus précisément le contenu que «les fascistes

du troisième millénaire donnent à des mots comme Honneur, Violence, Art, Différence, Communauté, Juif, nature, femme, Jeunesse, Anarchie, Fascisme, Antifascisme.» Notre auteur en définit ainsi quarante sous la forme d'un programme. A titre d'exemple, l'antifascisme est une déficience morale qui devient à la longue une maladie mentale.



Aussi tord-il le cou au cliché véhiculé par les antifascistes, pour qui «le fasciste ne lit pas, est inculte et vaguement barbare, ne parle pas mais est parlé par son langage, vit dans le royaume de l'opacité : c'est un rat de laboratoire qui ne sait pas réfléchir sur lui-même. S'il y parvenait, son erreur lui sauterait au visage.»

Par bonheur, ce fascisme auquel s'en prend ainsi grossièrement la gauche radicale, comme à l'ennemi absolu, la Bête immonde qu'il faut écraser, ce fascisme se refuse à tomber dans le panneau qu'on lui tend et ne considère pas cette gauche comme l'ennemi primordial. L'ennemi est le turbo-capitalisme, propagandiste de l'utopie globalitaire. Face à celui-ci, le fascisme est, pour Adriano Scianca, une souveraineté intérieure. Il qualifie Casa Pound de mouvement anarco-fasciste. Historiquement, cette combinaison n'a en Italie rien d'incompatible. Il cite à ce propos Robert

Brasillach: «Nous étions peut-être des anarchistes, par tempérament, et nous lisions volontiers aussi bien 'La Canard enchaîné' que 'L'Action française.» Cela se décèle à Casa Pound dans une heureuse disposition à manier l'ironie et la dérision, aux antipodes du fanatisme, à raisonner avec le corps, avec le cœur, et à s'aventurer avec une belle audace dans un futurisme qui se veut d'abord une ruade pour éjecter le bridage du Système. Mais sans pour autant cesser de garder les pieds sur la terre ferme: un autre point du programme que le livre développe est le logement. Casa Pound ne veut entendre parler que de l'habitation, ce qui s'appuie sur la notion fondatrice de l'habitude d'habiter, de l'enracinement dans le foyer. Cela suppose l'acquisition du droit à la propriété de l'habitat familial. Voilà qui va plaire à bien des gens et déplaire souverainement à d'autres. Est-il possible que nous plaisons à tous ?

Adriano Scianca, *CASA POUND, Une terrible beauté est née*, éd. Du Rubicon, 363 p., 24€ (voir en page 3)

**L'**ENFANT PERDU des années sombres. Tel est le sous-titre choisi par Cédric Meletta pour résumer la vie de Jean Luchaire, journaliste de l'entre-deux guerres qui s'est trompé en restant fidèle à l'amour qu'il éprouvait pour l'Allemagne depuis sa jeunesse. Hélas, l'Allemagne nazie n'avait rien à voir avec Beethoven ou Dürer. Des « enfants perdus », il y en a eu beaucoup, à commencer par Drieu La Rochelle et Robert Brasillach pour n'en citer que deux. S'agissait-il d'enfants ? Pas du tout, nous sommes en face d'adultes sains de corps et d'esprit. Le biographe a remonté le fleuve Luchaire pour reprendre un titre utilisé par Pierre Assouline à propos de Lucien Combelle, autre enfant perdu. Pour expliquer son parcours de « collabo », Combelle a dit qu'il s'agissait du choix d'un arriviste qui voulait réussir dans la société. Emmanuel Berl m'a dit qu'il était idiot de vouloir faire la Révolution nationale quand il y a les nazis à Paris. J'ai écrit plusieurs livres sur Berl. Cela n'empêche pas les gens de toujours dire qu'il fut le nègre de Pétain sans préciser qu'il n'a écrit que deux discours pour le Maréchal et qu'il avait prédit le peloton d'exécution à Jean Luchaire. Parole prophétique puisque le journaliste fut passé par les armes le 22 février 1946 : « *Le corps s'est écroulé sur les genoux avant que le lieutenant ne se penche pour le coup de grâce* », précise le biographe. En douze chapitres menés au pas de charge, Cédric Meletta restitue toutes les facettes de Luchaire qui ne sont pas toutes insupportables. Le pacifiste convaincu fut l'ami de Pierre Mendès-France avant de basculer dans l'innommable. Cela ne l'excuse en rien mais il serait malhonnête de cacher ce qu'il a fait de non répréhensible. Il n'y a pas le bien et le mal mais simplement des individus qui choisissent des voies stupides et parfois cruelles pour de simples raisons de carrière. Avec un physique qui hésite entre Aimos et Paul Bernard (deux comédiens de l'époque), Jean Luchaire, né le 21 juillet 1901 à Sienne, a eu une enfance cosmopolite entre l'Italie (Florence), Lyon, Paris et Grenoble. « *Depuis que je sais lire et écrire, je n'ai jamais voulu être autre chose qu'un journaliste, et quoiqu'il puisse m'arriver, je resterai toujours et avant tout un journaliste. Je sais bien que le journalisme mène à tout, mais à une condition... c'est de n'en pas sortir !* », écrit-il. Belle profession de foi mais on ne peut pas dresser des couronnes à l'Allemagne quand les panneaux allemands indiquent le nom des rues de Paris. Si Jean Luchaire était né en 1970, il serait en 2012 président d'une chaîne de radio ou de télévision tant son ambition était grande. Il était prêt à tout pour réussir. Sa tragédie personnelle fut d'être dans la force de l'âge durant la Seconde Guerre mondiale. Cédric Meletta campe bien le Bel-Ami moderne échappé du roman de Balzac pour devenir un Bel-Ennemi des résistants. Comme d'innombrables intellectuels de sa génération, Luchaire a commencé à gauche avant de finir à l'autre bout de l'échiquier politique. François Mitterrand, lui, fit le chemin inverse. Porteur de la francisque, le lecteur de Chardonne a fini président de la République sous la bannière du PS. Le polygraphe Luchaire avait un vaste champ de pôles d'intérêts, capable d'écrire sur le Turkestan comme sur une affaire en cours au Palais de Justice. Sa large ouverture de compas en fit un leader de sa génération à l'orée de ses 40 ans. En temps que lecteur, on ne peut pas avoir de la sympathie pour un homme dont son biographe souligne le « *silence complice à l'égard des 17.000 rafés du Vel'd'Hiv en juillet 1942* ». On ne construit pas sa renommée sur le sang des innocents. Luchaire a joué et il a perdu dans le clan de « l'ultra collaboration ».

**Bernard MORLINO**

© Le Blog de Bernard Morlino [<http://www.blogmorlino.com>], 2013.

# Robert Brasillach

## Du lettré à l'enragé

L'ancien jeune homme délicat aura incarné, jusqu'à son exécution, la figure même de l'intellectuel collaborateur.

Par David Alliot

**J**eune normalien brillant, promis à un bel avenir littéraire, Robert Brasillach s'oriente vers le journalisme peu après sa sortie de la Rue d'Ulm, en 1932. Passionné depuis son adolescence par le cinéma et le spectacle vivant, il publie ses premiers articles dans les pages culturelles de *L'Action française* jusqu'en 1939. Sa carrière de journaliste est désormais lancée, et la « plume » de Brasillach, volontiers féroce et polémique, devient la plus recherchée de la presse parisienne. Tout au long des années 1930, le normalien multiplie articles et contributions dans les plus grands titres de l'époque comme *L'intransigeant*, *Candide*, *Combat*... Parcours sans fautes.

### Le tournant de 1934

Le ton change à partir de 1934, quand Brasillach fustige la « mollesse » des dirigeants d'Action française et l'échec de la manifestation du 6 février. À partir de cette date, il radicalise ses positions politiques, qui deviennent violemment anticomunistes et antirépublicaines. En 1937, il est propulsé à la tête de *Je suis partout*. Dans ses articles, il s'enthousiasme pour Léon Degrelle, chef du mouvement rexiste belge, et pour l'armée de Franco en passe de gagner la guerre civile. La même année, Brasillach est émerveillé par le congrès du parti nazi à Nuremberg. Les défilés nocturnes d'une jeunesse aryenne exaltée par un guide suprême ne laissent pas indifférent le jeune Français, précieux et introverti. Cette sympathie pour le mouvement nazi ne sera pas sans déclencher ironies et sarcasmes de la part d'Emmanuel Berl, qui dira à son sujet : « J'ai toujours trouvé que ces intellectuels fascistes n'avaient pas le physique de leurs idées. » En parallèle de ses articles enthousiastes, Brasillach



▲ Brasillach dirige *Je suis partout* jusqu'en août 1943.

publie, dans *Je suis partout*, de virulents articles antisémites dans lesquels il déclare : « La meilleure manière d'empêcher les réactions toujours imprévisibles de l'antisémitisme d'instinct est d'organiser un antisémitisme de raison. » Il est vrai qu'en 1938 Brasillach avait critiqué les excès de Céline, qui, dans *Bagatelles pour un massacre*, voyait des Juifs jusque dans l'arbre généalogique des rois de France.

La déclaration de guerre interrompt la fulgurante ascension de Brasillach. Mobilisé fin août 1939, il est fait prisonnier le 22 juin 1940 et ne retrouvera la liberté qu'au printemps 1941. Après un bref emploi comme commissaire au Cinéma, il reprend sa place de rédacteur en chef de *Je suis partout* à partir du 25 avril 1941. Dès lors, il s'engage activement dans la politique de collaboration avec l'Occupant par le biais d'articles enflammés. Il demande notamment l'arrestation des bourgeois gaullistes et le peloton d'exécution pour les communistes. Mais l'ignoble est encore à venir. Dans un style qui se veut célinien, Brasillach écrit : « Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits. »

Le journaliste ne se contente pas d'articles : il donne des gages en fréquentant assidûment l'Institut allemand de Karl Epting. À la

fin de 1941 il est du « voyage d'automne », comme membre de la délégation française au congrès des écrivains européens, qui se tient à Weimar. Enfin, à l'été 1943, avec Fernand de Brinon et Claude Jeantet, il est à Berlin, visite le front russe, ainsi que le charnier de Katyn. À la fin d'août 1943, à la suite d'un différend avec les « ultras » qui souhaitent encore durcir la ligne éditoriale de *Je suis partout*, Brasillach quitte l'hédomadaire, mais est rapidement « récupéré » par *Révolution nationale*, dirigé par Combelle et Fontenoy, dans lequel il continue sur une même lancée idéologique.

### De Gaulle : « Il a joué, il a perdu, il doit payer »

En août 1944, c'est l'heure de rendre des comptes. Plutôt que de se réfugier en Allemagne, Brasillach préfère se terrer dans une chambre de bonne, rue de Tournon. Le 25 août 1944, quand il apprend l'arrestation de sa mère, de sa sœur et de son beau-frère, Maurice Bardèche, Brasillach se constitue prisonnier. Incarcéré à Fresnes, il devient l'emblème de la collaboration des intellectuels. Drieu la Rochelle s'est suicidé, Céline est en fuite... Brasillach servira d'exemple. Son procès est rapidement expédié. Après une délibération d'à peine une demi-heure, la condamnation à mort est prononcée le 19 janvier 1945. Malgré une mobilisation massive d'intellectuels et d'écrivains en sa faveur, le général De Gaulle refuse la grâce : « Il a joué, il a perdu, il doit payer. » Le 6 février 1945, Robert Brasillach est fusillé à Montrouge. □

### À lire

► *L'Antisémitisme de plume, 1940-1944, études et documents*, Pierre-André Taguieff (dir.), éd. Berg international, 548 p., 27,50 €.

# L'insaisissable Fabre-Luce

**Auteur de cent livres à succès, libre et supérieurement intelligent, ami des esprits indépendants, en guerre avec les idoles de son temps, il fut le remarquable témoin d'une époque troublée.**

PAR PHILIPPE D'HUQUES

« **L'**homme le plus intelligent de France ». Telle était, rapportée par Raymond Aron, la réputation d'Alfred Fabre-Luce, à une époque qui comptait pourtant Valéry, Giraudoux, Morand, Dahnville... Elle rend compte de la place considérable qu'occupait alors Fabre-Luce (1899-1983), écrivain aujourd'hui plus oublié que d'autres qui ne le valaient pas. Pourquoi cet oubli, qui semble avoir mieux épargné ses amis Emmanuel Berl ou Bertrand de Jouvenel? Comment l'auteur de près de cent volumes n'a-t-il laissé son nom attaché à aucun titre qui l'impose à la postérité?



Alfred Fabre-Luce (1899-1983).  
Photo prise sur le second versant de sa vie.

Les réponses sont multiples, comme le montre la lecture de l'ouvrage de Daniel Garbe, *Alfred Fabre-Luce, un non-conformiste dans le tumulte du XX<sup>e</sup> siècle*<sup>(1)</sup>. La première, c'est la richesse excessive de l'œuvre de ce non-conformiste, et aussi son hétérogénéité. Si l'écrivain de *Pleins Pouvoirs* reste d'abord dramaturge et romancier et celui de *Regard sur le monde actuel* poète, où ranger Fabre-Luce, auteur de pièces, de romans, de biographies, d'essais littéraires,

d'ouvrages d'histoire, de récits de voyages, de journaux intimes, de livres politiques, de mémoires, de pamphlets, etc.? Quel est son domaine de prédilection, celui où il a le mieux réussi et qui l'emporte dans sa pensée et son activité? Il s'est essayé, avec un égal intérêt, à tous les genres. Sauf le roman et le théâtre où sa réussite fut moindre, notre auteur a exploré tous les domaines, avec une belle constance et une prodigalité souvent récompensée.

Autre casse-tête avec Fabre-Luce: où le situer politiquement? Il n'est jamais là où on l'attend. Toujours en avance d'un tour, on ne le trouve pas où on le cherche et il vous file entre les doigts, lutin malicieux perché sur l'armoire quand on le croyait caché sous le lit. Cette extrême mobilité a beaucoup contribué à sa réputation d'intelligence. Comme l'écrivit Roger Nimier: « *Alfred Fabre-Luce, comme Raymond Aron ou Bertrand de Jouvenel, appartient à ces esprits qui ne rentrent dans une définition ou une case que pour en sortir aussitôt.* » Il ne s'attardait jamais, au risque de paraître inconstant, tel ce Benjamin auquel il consacra une belle biographie et qui est un de ses modèles.

Ce libéral sincère appartenait à la grande bourgeoisie, la plus haute et la plus fortunée. Petit-fils d'Henri Germain, le fondateur du Crédit Lyonnais, époux de Charlotte de Faucigny-Lucinge, d'authentique famille princière et tante de Valéry Giscard d'Estaing, beau-frère de l'ambassadeur Roland de Margerie, les alliances et les biens ne lui manquaient pas. Ses résidences habituelles se situaient avenue Foch ou dans son château de La Rivière. Quand il dut se cacher après la Libération, un homme d'esprit note que ce fut plutôt dans des châteaux que dans des chaumières, où, du reste, il serait passé moins inaperçu...

*Gabrielle Chanel, dite Coco, en 1914. La "Grande demoiselle" (1893-1971) est alors dans l'éclat de sa banalité. Presque contemporaine d'Alfred Fabre-Luce, son itinéraire dans le siècle présente des analogies avec le sien. Souvent les mêmes amitiés et les mêmes dégouts.*

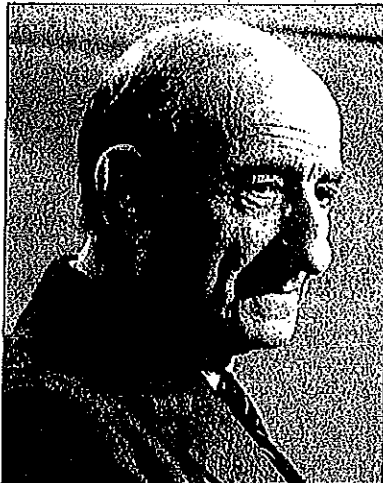
Avec cela, il se voulut longtemps « de gauche ». Fut-ce tout à fait volontaire? La faute en revint à son premier livre important, *La Victoire* (1924), qui fut un grand succès. Il y démontrait que la responsabilité de la Grande Guerre n'incombait pas aux seuls empires centraux et que les alliés y avaient leur part. Il n'en fallait pas plus pour lui aliéner toute l'opinion patriote et nationaliste, soit la majorité de la droite. Mais le jeune écrivain fut célèbre à vingt-cinq ans et y gagna de nombreuses amitiés durables: Berl, Jouvenel, Drieu la Rochelle, Morand, Chardonne, etc. Il se retrouva briandiste, ami de la paix et partisan de l'Europe, autant de convictions qui ne le quitteront plus. Attiré par le parti radical, mais ne pouvant souffrir Édouard Herriot, il fit partie de ces « jeunes lurs » qui, avec Gaston Bergery, Jouvenel et quelques autres, espéraient rénover le vieux parti. Cela ne réussit qu'à le priver de l'investiture officielle de celui-ci dans quelques tentatives électorales qui, faute du précieux soutien, n'aboutirent guère. Tout ce qu'il obtint fut un siège de conseiller général de l'Ain aux cantonales en 1935. La politique active n'était pas la voie réservée à Alfred Fabre-Luce.

En même temps, il subissait la tentation de la presse, suscitant diverses publications, comme *Pamphlet* (1933-1934) ou *L'Assaut* (1936-1937), et collaborant quinze mois à *L'Europe nouvelle*, en 1934-1936. Les équipes en étaient brillantes autant qu'hétéroclites avec Jean Prévost et Pierre Dominique pour la première, Jouvenel, d'Astier de la Vigerie, Brasillach, Bardèche pour la deuxième, Drieu, Jouvenel, Dominique plus Brossolette pour la troisième. Bel échantillon des frères



La Nouvelle Revue d'histoire 23

## DÉCOUVERTES | L'insaisissable Fabre-Luce



Raymond Aron (1905-1983). Estima et amitié pour Fabre-Luce, sauf pendant l'Occupation.

ennemis qui s'affronteront après l'armistice de juin 1940, et dont la moitié y laissa la vie.

En prélude aux luttes armées, les combats civils s'intensifiaient: 6 février 1934, élection du Front populaire, création du Parti populaire français, en attendant la Cagoule, etc. La création du PPF de Doriot, transfuge du communisme, eut un retentissement particulier dans les milieux intellectuels où évoluait Fabre-Luce; une égale désaffection pour la gauche et la droite de naguère y entretenait un certain flottement. Doriot en fut d'abord le bénéficiaire, attirant à lui, pour un temps plus ou moins bref, Drieu, Jouvenel, Ramon Fernandez, que leur ami Fabre-Luce rejoignit en 1937, après avoir sabordé *L'Assaut*.

Pour autant était-il devenu fasciste? Non, et d'ailleurs il ne s'attarda pas chez Doriot, quittant le PPF en septembre 1938. Jamais il n'arbora fièrement

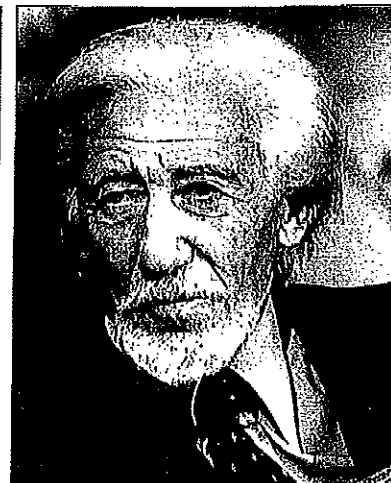
l'uniforme de son parti pour défilé, comme Fernandez; jamais il ne sera tenté d'y faire retour comme Drieu sous l'Occupation. Mais, comme Fernandez, comme Dominique, il s'était éloigné peu à peu de la gauche, par crainte de la menace communiste qui grandissait et par vive antipathie pour Léon Blum, un ancien ami poitrant. Sa politique lui paraissait nocive et son entourage douteux, lui inspirant même quelques réflexions jugées aujourd'hui antisémites. C'est le temps où Raymond Aron (rencontré aux Décades de Pontigny vers 1928) lui écrivait: «*Ici ce qui concerne votre critique de notre république actuelle je suis d'accord avec vous au moins pour 75 %... Nous sommes si peu à dénoncer la*

*démagogie et la décadence française et il y aurait tant à faire...*» Entre eux, le désaccord surgira après l'armistice, quand Aron, réfugié à Londres, prendra comme cibles favorites Drieu, Montherlant, Chardonne... et Fabre-Luce.

Fidèle à son *Locarno sans rêves*, bien accueilli en 1927 par beaucoup (dont Ramon Fernandez dans *La NRF*) et vilipendé par l'Action française, l'écrivain, comme nombre d'ex-briandistes avait été munichois en 1938 et favorable à l'armistice en juin 1940. Cela parut suffisant à Raymond Aron pour, de Londres, le taxer de «*défaitisme*» et d'«*euro-germanisme*» dans *La France libre*, ce qui était le mettre au rang des ultras de la Collaboration. Or, ultra, l'auteur du *Journal de la France* ne le fut pas. Excepté *La NRF* de Drieu, il ne publia rien dans la presse parisienne, ni non plus en zone libre. Il fut vichyssois et surtout maréchaliste, partisan raisonnable de la Révolution nationale, où il retrouvait beaucoup d'idées exprimées en 1935 dans le *Plan du 9 juillet*, rédigé par lui-même, sous l'égide de Jules Romains et préparé par des hommes devenus aujourd'hui, les uns maréchalistes (Paul Marion, Georges Roditi), les autres gaullistes ou exilés (Louis Vallon, Jules Romains). Ce maréchalisme, l'auteur l'exprima dans son *Journal de la France*, dont le troisième volume ne put obtenir le grand succès des deux premiers, car il fut saisi par l'occupant, tandis que la Gestapo mettait son auteur en prison.

Fabre-Luce n'aurait pas prêté le flanc à l'accusation de collaboration, s'il n'avait publié aussi en 1942 une *Anthologie de la nouvelle Europe*, qui sembla justifier le soupçon. En fait, à part quelques noms et textes de circonstance (Mussolini, Hitler, Rosenberg), l'ensemble constitue un recueil assez remarquable

qu'on pourrait, au prix de rares amputations, publier tel quel aujourd'hui. On y trouve une collection exceptionnelle de pages classiques de Pascal, Proudhon, Michelet, Renan, Péguy, Goethe, Nietzsche, Bergson (ce Juif déplut aux Allemands), de modernes tels Valéry, Gide, Chardonne, Benoist-Méchin, Jean Rostand, André Siegfried (celui-ci l'en remercia vivement), des Allemands (Jünger, von Salomon), deux Anglais (Carlyle, D.H. Lawrence), et divers autres, sans oublier Napoléon, seul artisan moderne d'une Europe unie. Tout cela ne méritait pas le poteau promis par les *Lettres françaises* clandestines à l'érudit dénicheur de textes rares, un peu trop sensible seulement à un air du temps déjà changé à la parution du



Bertrand de Jouvenel (1903-1987), un ami de toujours ou presque, libre lui aussi.

livre. D'où la nervosité accrue d'un occupant qui boucla l'impertinent chroniqueur après saisie du 3<sup>e</sup> tome du *Journal de la France*. Il y eut tant de réactions allemandes et françaises

qu'il fallut le relâcher quatre mois plus tard. Incorrigible, Fabre-Luce entreprit aussitôt la rédaction d'un tome IV, ronéoté et diffusé sous le manteau, le 18 juin 1944! Il y affirmait un anti-gaullisme de bon aloi assez crâne à cette date et une grande méfiance envers le vocable «*Résistance*» lourd d'équivoques. Pour tout arranger, l'auteur assistait au service funèbre en l'honneur de

Pierre Pucheu puis aux obsèques de Ramon Fernandez, le 5 août 1944.

La suite ne devait pas se faire attendre. Arrêté le 1<sup>er</sup> septembre, conduit à Drancy, puis à Fresnes, où il lie amitié avec Arletty et Guilty, l'écrivain, libéré en fin d'année, se cache chez des amis, avant de passer en Suisse en novembre 1945. Il en reviendra en septembre 1946, pour être finalement condamné en 1949 à dix ans d'indignité nationale, ayant déclaré au tribunal: «*Je refuse de mériter, par une adhésion à ce que je considère comme une fausse histoire, une indulgence dont j'estime n'avoir pas besoin.*» Dans l'intervalle, plusieurs livres publiés (dont deux saisis) aux titres éloquentes: *Au nom des silencieux*, *Le Mystère du Maréchal*, *Double prison*, etc., et un chef-d'œuvre littéraire méconnu: *Les Sept Voluptés spirituelles*. Beaucoup d'autres titres viendront ensuite, trop de titres et d'un intérêt parfois inégal. La rentrée journalistique sera plus laborieuse, sauf dans la presse de droite: *Rivarol* et *Écrits de Paris* lui tendent les bras. Au



Figaro (si résistant à partir de novembre 1942), il est frappé d'interdit pour son anti-gaullisme impénitent. Du coup, *Le Monde* lui entrouvre les bras, puis les referme provisoirement en 1954-1955, quand il devient rédacteur en chef de *Rivarol*. Épisode que son biographe minimise le plus possible, ce qui est dommage.

Avec le retour au pouvoir du Général, Fabre-Luce retrouve tout son tonus, et sa production aussi, qui ronronnait un peu, malgré l'épisode manqué de la CBD, vécu en harmonie aux côtés d'Aron, Berl, Jouvenel, tous redevenus amis pour la circonstance. Entre 1950 et 1958, encore dix volumes, dont un maître livre *Histoire de la révolution euro-*

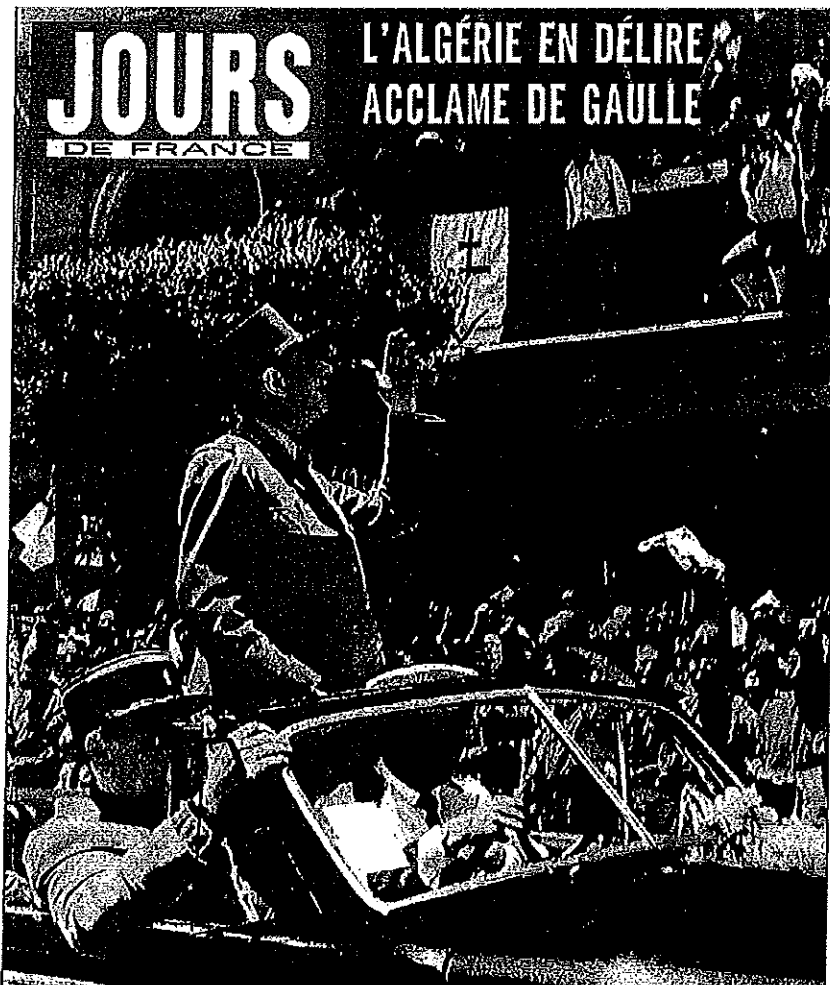
*péenne*. De Gaulle lui en inspirera huit autres, dont un de ses plus insolents (nouvelle saisie), *Haute Cour*, ou l'art du pamphlet porté à son sommet. De plus en plus irréductible, Fabre-Luce ne passe rien au Général, ni l'Algérie (malgré une position proche de celle d'Aron),

**Ayant appelé à une "révision de l'histoire de l'Occupation", Fabre-Luce soulève un beau tollé dans l'océan du conformisme**

ni l'Europe enterrée, ni la légende historique fabriquée. Avec plus de nuance qu'autrefois, il reste maréchaliste, et plus tard les gaullistes de l'Académie lui barreront la route que son ami Morand croyait avoir ouverte pour lui. Déçu, désabusé, Fabre-Luce se réfugie dans ses souvenirs, dans l'écriture (plus de 30 livres de 1963 à 1983 sans compter les rééditions comme *Journal de la France*), dans les voyages

## Philippe d'Hugues

● Critique et historien du cinéma, Philippe d'Hugues a longtemps exercé d'importantes responsabilités au Centre national de la Cinématographie et à la Cinémathèque française. Son ouvrage *Les Écrans de la guerre. Le cinéma français de 1940 à 1944* (Éd. de Fallois, 2005) a obtenu en 2005 le Prix Thiers de l'Académie française. Il a aussi publié *Brasillach* (Éd. Pardès, coll. *Qui suis-je ?*, 2006) et *Chroniques huissonnières des années cinquante* (Éd. de Fallois, 2008).



De Gaulle en Algérie en juin 1958. Fabre-Luce ne sera pas dupe d'une tragique mystification qu'il dénoncera à ses risques et périls dans plusieurs livres.

d'agrément et aussi, comme on le lui reprocha, dans la mondanité. Alors qu'il prend plaisir à fréquenter les jeunes écrivains, Déon, d'Ormesson, Nourissier, ses propres livres éveillent moins d'écho que naguère, sauf *Pour en finir avec l'antisémitisme* (1979) qui ravive des querelles mal éteintes, comme l'avaient déjà montré des *Lettres* imprimées, envoyées à ses amis, où il prenait vivement à partie l'Américain Robert Paxton et le cinéaste du *Chagrin et la Pitié*, identiques falsificateurs à ses yeux. Rappelant le mot de Léon Poliakov sur « le sort relativement plus clément des Juifs de France » grâce à Vichy, le nouveau livre concluait à « une révision de l'histoire de l'Occupation [...] condition nécessaire de la détente des esprits ». Ce fut un beau tollé, où B.-H. Lévy se distingua fâcheusement. « L'homme le plus intelligent de France » était rattrapé par l'ancienne malédiction d'après-guerre dont l'avait tiré longtemps une situation sociale privilégiée. Derrière le libéral, certains furent trop heureux de démasquer le *crypto-fasciste* de jadis. N'empêche que l'œuvre de Fabre-Luce reste importante, que tous les titres ici rappelés méritent d'être connus, et qu'on ne pourra les étouffer indéfiniment. ■

1. Daniel Garbe, *Alfred Fabre-Luce, un non-conformiste dans le tumulte du xx<sup>e</sup> siècle*, Éd. François-Xavier de Guibert, 434 p., 25 €.

Historien trop prudent, Daniel Garbe prend aussi des libertés inadmissibles comme « sa ire », (pourquoi pas sa autorité ou sa œuvre ? La règle est la même), mémoires au féminin, invente une impossible « pierre angulaire d'achoppement », etc. Correcteurs, dormez-vous ?

La Nouvelle Revue d'Histoire 25

NRH n° 7, juil.-août 2003

28 janvier 1945

Mon cher Wolf,

Voici une lettre que j'ai fait un peu d'avance, et lui n'est pas pour autre chose que pour te dire toute ma amitié. Nous n'avons pas eu le loisir de nous connaître bien longtemps, depuis tout juste une année, mais nous avons pu nous connaître assez profondément. Je ne veux pas faire de généralités, mais tu sais que j'ai été très fier de t'avoir connu, et de t'avoir inspiré de l'admiration. Je voudrais que l'avenir te garde, lui t'en garde... et ce fait que vous êtes amis, je n'ai pas de conseils à te donner, ni pour lui, ni pour toi. Je n'ai jamais voulu donner beaucoup de conseils à personne. Je suis sûr que tu le feras, j'en suis sûr. Cher Wolf, je ne voudrais que tu aies encore beaucoup de choses à m'apprendre. Je ne dis pas cela par fausse modestie, je le dis parce que c'est vrai, et j'aurais pu sans doute t'en apprendre aussi. J'ai été à ce point de te retrouver dans les autres mois, où tu me ramenaient mes derniers mois de liberté. Puisse-tu les lui être heureux.

Je t'embrasse fraternellement

Robert

• La dernière lettre adressée par Robert Brasillach à François Brigneau, et que celui-ci reçut, dans sa cellule, après l'exécution.